

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 11 MARS 2005

LITTÉRATURES

Jim Crace ;
Hubert Mingarelli ;
« Parti-pris » :
Philippe Djian,
Ysé Aillaud
page X

ESSAIS

Michel Onfray
et Régis Debray,
variations sur Dieu ;
Monique
Canto-Sperber
page XI

RENCONTRES

Gérard Berreby
et l'aventure
des éditions Allia ;
Armand Farrachi et
« L'Art de la Fugue »
page XII



LIVRES DE POCHE

FANTASTIQUE

Mais qui s'acharne ainsi sur le Frère Médard ?
« Les Elixirs du diable »
d'E. T. A. Hoffmann, chef-d'œuvre absolu
du roman noir
page IX

Sartre, cent ans de liberté

Un siècle après sa naissance, en 1905, l'ombre portée du « petit homme », comme l'appelaient ses amis de jeunesse, demeure considérable. Metteurs en scène de théâtre et philosophes disent son actualité ainsi que celle de ses deux grands contemporains, Paul Nizan et Raymond Aron



On commémore, on commémore. Les magazines mettent Sartre en couverture tout en se demandant s'il faut le brûler ou en affirmant qu'il ne suscite plus que l'indifférence, quand ce n'est pas les deux en même temps. Bref, ce mort insupportable encore beaucoup. Pour l'affiche de l'exposition de la Bibliothèque nationale de France, on a choisi un Sartre sans son habituelle cigarette à la main, comme s'il risquait de précipiter encore une fois la jeunesse dans le vice ou au moins dans la transgression. L'œuvre, Dieu soit loué, reste à l'index. Mais comme

prendre le monde, le découvrir et nous y faire une place. (...) Ceux d'entre nous qui voulaient changer le monde et qui furent, par exemple, communistes, le devinrent raisonnablement, après avoir pesé le pour et le contre. Et ce que je me rappelle le mieux, ce que je regretterai toujours, c'est l'atmosphère unique de force et de gaieté intellectuelles qui nous enveloppait. On a dit que nous étions trop intelligents. Pourquoi trop ? » (Carnets de la drôle de guerre.)

Oui, formidable génération intellectuelle, dont cette année marque le centenaire. Certes, Sartre la domine, mais qu'on n'oublie pas Georges Canguilhem, Daniel Lagache, ses camarades de promotion. Et Paul Nizan, bien sûr, fauché par une balle alle-

■ Michel Contat

elle est vouée à l'oubli, on se contente d'appeler médiatiquement au relevé des fameuses « erreurs de Sartre » qui la disqualifient.

En février 1940, Jean-Paul Sartre, jeune écrivain prometteur, mobilisé en Alsace dans cette « drôle de guerre » qui n'éclate pas, s'interroge sur sa génération : « Y a-t-il eu avant la guerre beaucoup de jeunes gens plus solides que nous n'étions ? Plus solides que Nizan, que Guille, qu'Aron, que le Castor [Simone de Beauvoir] ? Nous ne cherchions ni à détruire ni à nous procurer des extases nerveuses et insensées. Nous voulions patiemment et sagement com-

mande en 1940, avant d'avoir pu tenir toute sa place ; et Raymond Aron qui, une fois Nizan et Camus disparus, resta en dialogue avec Sartre. Y eut-il, en effet, y a-t-il aujourd'hui des jeunes gens plus solides, plus travailleurs, plus appliqués qu'ils le furent ? A travers Sartre, c'est à toute une génération que l'on voudrait ici rendre simplement hommage, fût-ce pour la contester. Elle a puissamment contribué à éclairer le monde. On n'est jamais trop intelligent. Ou bien l'intelligence continue-t-elle d'offenser ? Mais celle de Sartre opère-t-elle encore pour notre temps ?

Véronique Bizot



Les sangliers

« Une manière impressionnante de mêler le vraisemblable et l'absurde, la douleur et le cynisme, la cocasserie et la noirceur. »

Bernard Pivot de l'Académie Goncourt,
Le Journal du Dimanche

NOUVELLES
Stock

JEAN-PAUL SARTRE

ZOOM



■ **SARTRE. L'INVENTION DE LA LIBERTÉ**, de Michel Contat
Divisé en neuf sections chronologiques, l'ouvrage illustré, qui paraît dans une collection désormais bien installée, ne se contente pas d'une iconographie étroitement limitée à la personne de Sartre mais restitue l'époque, le contexte culturel et politique (la mire de la RTF et la speakerine Catherine Langeais dans les années 1950, l'Algérie, mai 1968...). L'album d'images se fait alors guide de voyage dans notre propre temps historique. Un temps agité, contradictoire et passionné. Mais imaginerait-on Sartre isolé derrière un fond blanc et immobile dans le studio d'un photographe ? Le texte qui accompagne ce parcours est informé et enjoué. Même s'il le recoupe parfois, cet ouvrage complète le catalogue de la BNF.
Textuel, « Passion », 192 p., 49 €.

■ **CAMUS ET SARTRE. Amitié et combat**, de Ronald Aronson
Pour cet essayiste, spécialiste de Sartre aux Etats-Unis, Camus et Sartre ont en commun d'avoir été aveuglés face aux violences de leurs camps respectifs. Il faut donc les lire pour avoir une vision complète de leur temps. L'auteur a rassemblé toute la documentation nécessaire sur l'amitié puis la querelle qui opposa les deux écrivains
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Daniel B. Roche et Dominique Letellier, éd. Alvik, 2, rue Malus, 75005 Paris, 370 p., 20 €, en librairie le 17 mars.



■ **DICTIONNAIRE SARTRE**, sous la direction de François Noudelmann et Gilles Philippe
De la parabole sur l'« Absence » de Pierre dans *L'Etre et le Néant* à Lena « Zonina », que Sartre rencontra à Moscou en 1962, ce dictionnaire comporte quelque huit cents notices dues à soixante spécialistes, embrasse la totalité de l'univers sartrien. Œuvres, noms, événements et notions s'y côtoient selon les hasards de l'alphabet. Comme le remarquent les auteurs, certaines entrées sont plus riches que d'autres : ainsi « Anti » (américanisme, communisme, sartrismes...) ou « Guerre » (froide, de Corée, d'Algérie...). Erudit et documenté, l'ouvrage invite à la lecture vagabonde et désordonnée.
Ed. Honoré Champion, « Dictionnaires & Références », relié, 542 p., 70 €.

■ **LA CÉRÉMONIE DE LA NAISSANCE**, de Benny Lévy
Les textes rassemblés (par Gilles Hannus) dans ce volume témoignent du parcours de Benny Lévy en direction du « réel juif », après son dialogue de 1980 avec Sartre (*L'Espoir maintenant*, Verdier, 1991). Selon Benny Lévy, ce dialogue constitua, au-delà du « scandale » qu'il provoqua sur le rapport du philosophe avec le judaïsme, et à propos des « aveux » (« extorqués » selon Beauvoir), à la fois un acte de naissance et un arrachement – « quitter Sartre grâce à Sartre ». Au cours d'un séminaire de l'Institut d'études lévinassiennes de Jérusalem (2002-2003), Bény Lévy, à propos de ce scandale « complètement idiot », qualifia Beauvoir d'« inintelligente ».
Verdier, 122 p., 12 €.

■ **LE CONCEPT D'EXISTENCE. Deux études sur Sartre**, de François George Maugarlone
Reprise, un peu élaguée, de deux essais philosophiques qui firent date dans les études sartriennes lors de leur première publication en 1976. « J'ai retranché quelques phallus lacaniens et j'ai mis de l'eau aronienne dans mon vin marxiste », écrit l'auteur.
Ed. Christian Bourgois, 300 p., 23 €.

■ **SARTRE DE LA NAUSÉE A L'ENGAGEMENT**, d'Alfredo Gomez-Muller
L'auteur, professeur de philosophie à l'Institut catholique de Paris, analyse ce qu'il nomme la « conversion » de Sartre, qui l'amena de l'individualisme d'avant-guerre à une forme de « *compréhension renouvelée de la question du sens et de la valeur* ». Ce n'est pas seulement la dimension biographique qui est ici en question mais toute la conception sartrienne du sujet comme « *universel singulier* ».
Ed. Le Félin, 234 p., 18,70 €.



■ **SARTRE UN PENSEUR POUR LE XXI^e SIÈCLE**, d'Annie Cohen-Solal
Retour sur les images, commenté par Annie Cohen-Solal, biographe de l'écrivain (Gallimard, 1985 et « Folio-Essais », 1999). En 1977, Gilles Deleuze notait : « *C'est stupide de se demander si Sartre est le début ou la fin de quelque chose. Comme toutes les choses et les gens créateurs, il est au milieu, il pousse par le milieu.* » A partir de ce « milieu » l'auteur et les documentalistes qui ont travaillé à cet agréable volume mettent en lumière une époque qui n'a pas eu encore le temps de se figer en une nostalgie sans vie. « *Pourquoi veut-on que le vivant s'occupe de fixer les traits du mort qu'il sera ?* », demandait justement l'auteur des *Chemins de la liberté*.
Gallimard, « Découvertes », 160 p., 13,90 €.

■ **SARTRE, L'IMPROBABLE SALAUD**, de Bernard Lallement
Proche de Sartre, avec lequel il fonda *Libération*, Bernard Lallement a été l'un des témoins de la vie du philosophe, dont il brosse le portrait.
Le Cherche Midi, 240 p., 15 €, en librairie le 15 avril.

■ **« LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ » DE SARTRE. Genèse et écriture (1938-1952)**, d'Isabelle Grell
L'auteur s'attache à étudier la conception et l'écriture des *Chemins de la liberté* en les rapportant aux événements historiques et aux engagements de Sartre. Grâce à divers brouillons et plans, elle reconstitue ce qui aurait pu être la fin du dernier volume, *La Dernière Chance*, resté inachevé.
éd. Peter Lang SA, Hochfeldstrasse 32, CH-3000, Berne, 9, 204 p., 44 €, en librairie en avril.

SIGNALONS ÉGALEMENT, EN POCHE :
Sartre, Stendhal et la morale, ou la Revanche de Stendhal, de Paul Desalmand (Pocket, « Agora », 112 p.,).
Sartre, de Denis Bertholet, reprise d'une biographie publiée en 2000 Perrin, « Tempus », 596 p., 11€ ; du même auteur, *Sartre, l'écrivain malgré lui* (éd. Infolio, 1, rue du Dragon, 75006 Paris. 128 p., 11 €).
PLUSIEURS DOSSIERS ET NUMÉROS SPÉCIAUX DE REVUES
paraissent à l'occasion de cet anniversaire :
Magazine littéraire, hors-série, n° 7 : « Jean-Paul Sartre, la conscience de son temps » (6,20 €).
La Règle du jeu, janvier, n° 27 : Christian Delacampagne présente les communications d'un colloque Sartre qui eut lieu à Baltimore en octobre 2004 (Grasset, 15 €).
Revue internationale de philosophie, n° 231, janvier : « Le théâtre de Jean-Paul Sartre », avec un texte inédit (50, avenue Franklin-Roosevelt, 1050 Bruxelles).
Rue Descartes, n° 47 : « Sartre contre Sartre » (revue du Collège international de philosophie, 15 €).
Cités, n° 22 : « *Dossier Sartre* » (PUF, en librairie le 9 avril).
Sélection établie par P. K.

L'itinéraire d'un écrivain

C'est l'homme d'écriture qu'a choisi de privilégier la Bibliothèque nationale de France dans la grande exposition Sartre, en exploitant notamment son riche fonds de manuscrits

De toutes les figures de Jean-Paul Sartre – le penseur, l'auteur, l'homme d'action et d'engagement –, c'est celle de l'écrivain que la Bibliothèque nationale de France (BNF) a choisi de privilégier. « *D'une part, Sartre est d'abord un homme de l'écriture. Tout au long de sa vie, il n'a jamais cessé d'écrire, sauf à la fin lorsqu'il est devenu aveugle. D'autre part, la BNF possède un fonds exceptionnel de manuscrits* », explique Mauricette Berne, commissaire de l'exposition.

La présentation suit ce chemin d'écriture, par étapes chronologiques, depuis la jeunesse jusqu'à l'aboutissement, *L'Idiot de la famille*, publié en 1971. Elle laisse aussi place aux œuvres d'artistes qui ont inspiré Sartre, notamment Le Tintoret, ou à ses proches, comme Giacometti ou Wols.

Dès l'entrée à l'Ecole normale supérieure, en 1924, le jeune homme noircit des carnets. Il correspond avec Simone Jollivet (la Camille des *Mémoires* de Simone de Beauvoir), future compagne du metteur en scène Charles Dullin. Elle contribue à engager Sartre dans l'aventure du théâtre. Dans une lettre de 1926, présentée à la BNF, il lui écrit : « *J'ai surtout l'ambition de créer, (...) je ne peux pas voir une feuille de papier*

blanc sans avoir envie d'écrire quelque chose dessus. » A la même période, le normalien décide d'enseigner la philosophie pour avoir le loisir de se consacrer à l'écriture : « *Cette profession secondaire m'offrirait le monde intérieur qui serait le sujet même de mes ouvrages littéraires.* » Il résume ses ambitions : « *Je veux être Spinoza et Stendhal.* »

En 1939-1940, il rédige quinze carnets de son journal de guerre. Plusieurs des sept qui subsistent sont exposés, montrant une écriture serrée couvrant chaque centimètre du papier précieux en temps de guerre. A la Libération, Sartre, qui a publié *La Nausée* et les pièces de théâtre *Les Mouches* et *Huis clos*, fait déjà partie du Tout-Paris des lettres. Son choix d'une littérature « engagée » apparaît dès le premier numéro de la revue *Les Temps modernes*, paru en 1945.

Une large sélection des œuvres qui témoignent d'un engagement sur les questions raciales et coloniales est présentée dans l'exposition. En 1945, les Etats-Unis invitent une douzaine de reporters français. Sartre y part pour le quotidien *Combat* d'Albert Camus, et aussi pour *Le Figaro*. A la une de ce journal, le 16 juin 1945, on peut lire le début de sa série « Retour

des USA, ce que j'ai appris du problème noir ». Il devient membre du comité de patronage de la revue *Présence africaine*, fondée en 1947. Plus tard, la guerre d'Algérie lui donne l'occasion de radicaliser ses positions en faveur des courants indépendantistes. Une photo montre son appartement de la rue Bonaparte plastiqué en 1962 par l'OAS pour la deuxième fois.

Plusieurs documents des années 1950 n'éluent pas l'adhésion quasi aveugle de Jean-Paul Sartre au Parti communiste français, jusqu'à la rupture en 1956, après l'écrasement de l'insurrection à Budapest. Bon nombre de photos témoignent des voyages de Sartre et Beauvoir sur des lignes de front de l'époque : ils sont aux côtés de Che Guevara à Cuba, en 1960, ou à Gaza en 1967. L'engagement pour la paix au Proche-Orient amènera la publication en 1977 dans *Les Temps modernes* des actes d'un colloque réunissant intellectuels palestiniens et israéliens chez le philosophe Michel Foucault.

ESPACES À PART

Tout au long de l'exposition, la participation de Jean-Paul Sartre à la vie théâtrale est présentée dans des espaces à part, qui, entourés

de tentures rouges, font penser à des loges. On y voit des films de ses pièces, des éditions originales, des livrets de représentations. Dans un texte inédit extrait des archives de Charles Dullin, il expose sa conception de l'enseignement de l'art dramatique, axée sur le travail de l'acteur.

La BNF présente aussi un entretien inédit, recueilli en 1967 pour la télévision canadienne par Madeleine Gobeil Noël et Claude Lanzmann. En une heure, ce document (édité à présent en DVD) constitue une introduction vivante aux grands thèmes de l'œuvre de Sartre.

En exposant de nombreuses pièces du fonds Sartre, Mauricette Berne espère que l'événement suscitera une curiosité qui permettra de « *faire ressurgir des manuscrits disparus* ». Il n'existe par exemple plus aucune trace du manuscrit original de *L'Etre et le néant*.
Catherine Bédarida

★ Sartre, jusqu'au 21 août. Bibliothèque nationale de France, quai François-Mauriac, Paris-13°. Tél. : 01-53-79-59-59.

★ Un catalogue qui suit l'itinéraire de l'exposition est publié (BNF/ Gallimard, 292 p., DVD inclus, 48 €).

L'être et le Net

tion à cet homme-siècle, de son influence sur la philosophie à la représentation de l'intellectuel dans la vie publique. Ou encore, pour une première approche, le site Philonet résume, en une simple page, les racines et les apports de la philosophie sartrienne. Mais l'une des meilleures biographies

tions, influences, thèses, articles, liens, forum), il brosse un vaste tableau de la vie et de l'œuvre de l'auteur. Il renvoie utilement à un autre site qui s'intéresse plus spécifiquement à l'existentialisme et établit une revue critique de chacun des textes de Sartre. Enfin, leurs forums de discussion sont plu-

LIENS INTERNET

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Paul_Sartre
<http://www.alalette.com/sartre-intro.htm>
<http://mper.chez.tiscali.fr/auteurs/Sartre.html>
<http://www.cvm.qc.ca/encephi/CONTENU/philoso/Oeuvresartre.htm>
<http://www.jpsartre.org>
<http://www.dividingline.com/private/Philosophy/Philosophers/Sartre/sartre.shtml>
<http://www.marxists.org/reference/archive/sartre/works/exist/sartre.htm>
<http://members.aol.com/donjohnr/Philosophy/Sartre.html#Texts>
<http://condor.stcloudstate.edu/~phil/nass/home.html>
<http://plato.stanford.edu/entries/sartre>
<http://www.gilles-jobin.org/citations/?au=319>
<http://www.philagora.net/ph-prepa/sartre1.htm>
<http://jpsartre.free.fr/pageo.html>
<http://www-berkeley.ansys.com/wayne/sartre-cookbook.html>

en ligne se trouve sur le site québécois Encéphi.

Hors des débats hexagonaux, le Web est un bon outil pour mesurer l'influence mondiale de Sartre. L'un des sites les plus complets est l'américain Sartre Online. Divisé en sept rubriques (biographie, cita-

tôt animés. Curieusement, c'est en langue anglaise que l'on trouve facilement en ligne *L'existentialisme est un humanisme*, sur le site Marxist.org. Cette conférence donnée par Sartre en 1946 fait aujourd'hui encore figure de manifeste. En anglais toujours, le site Don-

QUELQUES MANIFESTATIONS

Colloque de Cerisy

Du 20 au 30 juillet, à Cerisy-la-Salle, un colloque « Jean-Paul Sartre : Ecriture et Engagement », est organisé par Michel Rybalka et Michel Sicard. Inscriptions et programme complet : Centre culturel international de Cerisy-la-Salle. Une première décade consacrée à Sartre avait eu lieu en 1979, peu avant la mort du philosophe. CCIC, 21 rue Boulainvilliers, 75016 Paris, www.ccic-cerisy.asso.fr

■ **DU 16 AU 18 MARS**, colloque à Trente (Italie), divisé en trois sections : « Philosophie, histoire, herméneutique » ; « Littérature et esthétique » ; « L'existentialisme phénoménologique, Bergson et Husserl » (antonella.neri@lett.unin.it).

■ **LE 23 MARS**, journée d'études « Paul Nizan ; l'engagement d'un philosophe », avec plusieurs interventions sur Sartre (Paris-VIII, Département de philosophie, 1, rue de la Liberté, Saint-Denis).

■ **A PARTIR DU 4 AVRIL**, sur France Culture : émissions et magazines sont consacrés à Sartre, notam-

ment du lundi 4 au vendredi 15 avril, de 20h30 à 21 heures, « Les Mémoires » (série d'archives) ; durant la même période, de 11h30 à 12 heures, « Les Chemins de la connaissance » ; samedi 30 avril de 15 heures à 17 heures, « radio libre » avec Sylviane Agacinski, Alain Geismar et Claude Lanzmann ; série de dramatiques à partir des pièces, les dimanches 10, 17, 24 avril et 8 mai ; les lundis 11, 18, 25 avril et 9 mai, de 1 heure à 6 heures, série de « Nuits ».

■ **JUSQU'AU 9 JUIN**, à Paris, à la Galerie Léo Scheer, les jeudis de 18 à 20 heures, série de rencontres autour du thème « Le centenaire

politique de Sartre. A-t-on raison de se révolter ? ». Le 31 mars, Patrice Maniglier, « les structures de la résistance » ; le 14 avril, Sylviane Agacinski, « Conversions – à partir de Sartre » ; le 19 mai, Annie Cohen-Solal, Juliette Simon et Patrice Vermeren, « Sartre et les Etats-Unis » ; le 9 juin, Claude Lanzmann, « Sartre et les Etats-Unis » (14-16, rue de Verneuil, 75007 Paris).

■ **LES 18 ET 19 MAI**, colloque international à Amiens, à l'Université Picardie-Jules Verne, sur le thème « Sartre, l'intellectuel et la politique ».

■ **DU 14 AU 18 NOVEMBRE**, colloque à Saragosse (Espagne), « Sartre et son temps » (Département de philosophie, faculté de philosophie et de lettres, cité universitaire, regarcia@unizar.es).

Boris Razon
LeMonde.fr

JEAN-PAUL SARTRE

Un homme libre, exposé au vent de l'histoire

Jean-Paul Sartre avait conçu pour lui-même ce grand projet : « être à la fois Spinoza et Stendhal ». Sa vie durant, de « La Nausée » (1938) à « L'Idiot de la famille » (1971), il précisera sa vision radicale de l'existence

Ses amis de jeunesse l'appelaient « le petit homme », peut-être parce qu'ils le savaient promis à la grandeur. Lui-même n'en doutait pas, du moment qu'elle ne dépendait que de lui. Raymond Aron se souvient qu'il admirait l'assurance de son petit camarade. Kant, Hegel ? Et pourquoi pas ? Il dit aussi que les normaliens de cette génération se demandaient qui de Sartre et de Nizan, les inséparables, serait célèbre le premier et qui le serait pour toujours. Lui-même pensait que Sartre créerait en philosophie et Nizan en littérature.

Sartre raconte qu'il se pensait comme un grand homme au futur, vivait sa jeunesse comme celle du « jeune Sartre » que détailleraient les biographies. Mieux encore, il avait conçu ce grand projet : « être à la fois Spinoza et Stendhal ». Quand Simone de Beauvoir le rencontra, au printemps de 1929, elle fut frappée par cette belle conviction, par l'inépuisable jaillissement d'idées et de théories qu'il produisait, mais aussi, quand il lui fit lire ses premiers essais, par leur maladresse. Il était arrivé à Sartre une aventure métaphysique : il était né. Cet accident arrive à tout le monde, mais chez lui la naissance prit un tour véritablement ontologique : elle était pure contingence. Autrement dit, elle aurait pu aussi bien, sentait-il, ne pas se produire. Plus tard, quand il interpréta les conditions particulières de son enfance, dans *Les Mots*, il écrivit : « Ma chance fut d'appartenir à un mort : un mort avait versé les quelques gouttes de sperme qui font le prix ordinaire d'un enfant » et il s'en félicita : orphelin de père, c'est à ce « mort en bas âge » qu'il devait de n'être pas « rongé par le chancre du pouvoir » et de ne pas avoir de surmoi. Il était donc de trop et ce caractère surnuméraire devait lui donner l'intuition que c'est là le propre de l'homme. Somme toute, il était de naissance le philosophe de la liberté parce qu'il avait vécu dès la petite enfance notre condition d'être sans destination autre que celles que nous pouvons nous donner nous-mêmes. Cela vous assure une certaine avance dans la vie.

Encore faut-il trouver la forme qui confèrera à cette découverte valeur de vérité universelle. Sartre y mit du temps. Aron, armé de l'idéalisme kantien, avait démoli une à une ses théories, sans le convaincre. Il creusait son sillon, obstinément, sûr d'avoir raison parce qu'il vivait ce qu'il pensait, quand Aron allait en élégant jouer sur des courts de tennis. Pendant que son camarade Nizan, fort de son engagement aux côtés des damnés de la terre inscrits au PCF, donnait dans des romans virulents la charge contre la classe ennemie du genre humain, la bourgeoisie, Sartre, empêtré dans un néoclassicisme hérité de Valéry, proposait des mythes sur la Légende de la vérité en essayant d'en reconstituer l'histoire. Puis, sur le conseil du

bon Castor, ainsi qu'il appelait sa compagne, il se décida à donner la forme d'un roman à l'expérience constitutive de sa personne. Modestement, il nomma cette entreprise son « *factum sur la Contingence* ». Le Castor tordit le nez quand elle en lut une première version, écrite au Havre où il enseignait la philosophie : cela sentait encore trop son prof. Ne pouvait-il y mettre un peu du suspense qu'ils aimaient au cinéma et dans les romans américains ? À Berlin, où il était allé découvrir Husserl et Heidegger dans le texte, en 1933-1934, pendant qu'un certain Adolf Hitler consolidait son pouvoir, il reprit le factum de fond en comble.

Beauvoir, qu'il décrivit plus tard comme un des « *témoins sourcilieux qui ne [lui] passent rien* », ne fut pas encore convaincue. Il remit donc son manuscrit sur l'établi, rabota, polit, resserra. Mais ce manuscrit amélioré, intitulé « *Melancholia* », n'eut pas l'heur de plaire aux lecteurs de Gallimard. Sartre se sentit refusé dans son être même, et comme une jolie jeune personne qu'il convoitait le refusait aussi, il plongea dans la dépression, se crut poursuivi par des langoustes et des crabes, se pensa victime d'une psychose hallucinatoire chronique, au grand agacement de sa compagne qui trouvait qu'il se complaisait dans la folie. Il cessa donc d'être fou, fit intervenir Charles Dullin auprès de son ami Gaston Gallimard ; celui-ci accepta l'étrange roman, proposa pour titre *La Nausée*, et Sartre consentit de bonne grâce à l'édulcorer quelque peu de ses aspects populistes et obscènes. On connaît la suite. Succès critique, prix Goncourt manqué de peu, publication de nouvelles et d'articles retentissants dans *La NRF*, dont un sur Mauriac qui plongea le romancier catholique dans un silence perplexe. Qu'est-ce que Sartre a apporté au monde littéraire avant la guerre et qui éclatera véritablement après ? Une vision radicale de la condition humaine. Non pas politique, mais ontologique : l'être humain est livré à l'angoisse dès qu'il considère son existence dans sa vérité. Il est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il

est, et cette distance à soi, cette impossibilité de coïncider avec soi n'est rien d'autre que la liberté de la conscience.

Husserl a appelé cette projection de la conscience vers les choses l'« *intentionnalité* ». L'homme est tout entier dehors, dans le monde, exposé au grand vent du réel. Il n'y a pas d'intériorité, ce qu'on appelle la vie intérieure est une mystification, une vaine complaisance aux mythes de la personne unique et exquise. La phénoménologie nous délivre de Proust et de la psychologie. L'imagination est cette faculté de « *néantiser* » qui est propre à la conscience et lui confère la liberté. Celle-ci n'a rien d'un cadeau, tout au contraire elle engage à la responsabilité, d'autant plus qu'il est impossible de la fuir, sauf à mentir à soi et aux autres par la mauvaise foi. Mais elle permet aussi la grandeur en quoi consiste une vie assumée comme liberté, contre tous les déterminismes, y compris celui de l'incoscient.

Ces thèmes de l'existentialisme sartrien ou de l'existentialisme athée (par opposition à l'existentialisme chrétien qui a sa source chez Kierkegaard) et qui seront formalisés, conceptualisés dans *L'Etre et le Néant* (1943), sont déjà en place dans les écrits que Sartre publie au cours des années 1930. La guerre va lui servir à les approfondir, à les développer.

La guerre est la grande chance de sa vie, peut-on dire au risque d'un scandaleux paradoxe. À la Libéra-

tion, Sartre commencera son article sur « La République du silence » par cette phrase devenue célèbre : « *Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'Occupation allemande*. » Livres parce qu'exposés, dans une situation-limite, à la vérité de la condition humaine et confrontés aux choix les plus extrêmes. Il est souvent reproché à Sartre, surtout depuis qu'il est mort, de n'avoir pas été fusillé ou au moins torturé, d'avoir résisté en écrivant au lieu de le faire les armes à la main. De n'avoir été ni Jean Cavaillès ni René

L'être humain est livré à l'angoisse dès qu'il considère son existence dans sa vérité. Il est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est

Char. En somme d'avoir été Sartre. D'avoir écrit *Les Mouches*, *Huis clos*, *L'Etre et le Néant*, au lieu d'avoir descendu des Allemands ou fait sauter des trains. Que lui se le soit reproché, après, on peut le comprendre ; que d'autres, surtout ceux qui l'ont lu, lui fassent le reproche d'avoir écrit, c'est farce. La résistance d'écrivain et de philosophe de Sartre est irréprochable.

Les reproches, si on tient à lui en faire, portent sur la manière dont il a justifié et argumenté ses choix politiques de l'après-guerre et des années 1950 et 1960. On peut aujourd'hui préférer les objectifs du

Rassemblement démocratique révolutionnaire qu'il anime en 1948-1949 (donner un contenu concret aux droits abstraits de la démocratie par la création d'une Europe socialiste et révolutionnaire) aux attendus de la position de compagnon de route qu'il prend en faveur du Parti communiste de 1952 à 1956 (défendre le parti parce qu'il représente les intérêts de la classe ouvrière et qu'il est réprimé, défendre le bloc soviétique dans la guerre froide parce qu'il est moins armé que le bloc atlantique et a

sales, *Le Diable et le Bon Dieu*, *Les Séquestrés d'Altona*, ces interrogations passionnées sur ce que nous faisons quand nous sommes pris par l'histoire. La *Critique de la raison dialectique*, cet effort gigantesque pour comprendre comment la liberté se mue en contre-finalité dès lors que l'acte s'inscrit dans le monde matériel et comment le groupe se pétrifie par le serment de se continuer une fois passées les conditions de son surgissement. *Les Mots*, cette façon ironique de se congédier soi-même en démystifiant ce qui vous a constitué. *L'Idiot de la famille*, cette entreprise d'anthropologie totalisante où l'individu Flaubert et son projet de verser le monde tout entier dans l'imaginaire deviennent une saga de l'écriture dans un monde historique rendu intelligible. Autant d'œuvres qui donnent une vue sur l'homme où les mystères se dissipent sous les feux de l'intelligence la plus agile et vigoureuse que le XX^e siècle ait connue.

On peut être fier d'avoir été contemporain de cet homme-là, Jean-Paul Sartre, émouvant, drôle, fraternel. Il avait 60 ans quand je l'ai connu, il était couvert de gloire à un point qu'aucun écrivain français n'avait connu avant lui, il irradiait de dynamisme, il exaltait en vous tous les refus, tous les espoirs, tous les projets. Il ignorait complètement qu'il était Sartre, cet Autre que les jurés du Nobel avaient voulu pétrifier en statue de lui-même, tout ce dont il avait horreur. Il aimait la vie, ne se mentait pas, ne disait pas la vérité, dans l'intimité, à celles qui ne voulaient l'accepter ; il ne s'en désolait pas, ne se rongait pas de culpabilité. Il allait de l'avant, je l'ai toujours connu ainsi, même diminué, sans souci de ce qu'il laissait derrière lui, délivré de ce qui entrave tant les hommes : l'intérêt. « *Fidèle au beau mandat d'être infidèle à tout* », libre il a été, libre il reste, exposé au vent de l'histoire, au souffle épais et brûlant du monde. Un grand vivant qui n'est pas mort, car il s'est transformé en ce qu'il était, un appel à la liberté. Jamais nous n'avons été plus libres qu'occupés des idées de Sartre.

Michel Contat



BRIDGEMAN/GIRAUDON

Ci-dessus, à gauche : Sartre à l'époque de son service militaire (1929-1931). En haut à droite, le philosophe attablé avec Boris et Michèle Vian et Simone de Beauvoir, en 1946. En bas à droite : avec Simone de Beauvoir, à Tamanrasset, dans le désert algérien (1950)



YVES MANCIET/RAPHO



ARCHIVES ÉDITIONS GALLIMARD

UNE BIBLIOGRAPHIE SUBJECTIVE

La Nausée, Gallimard, 1938. Sa plus grande réussite littéraire. Toujours décapant.

Esquisse d'une théorie des émotions, Hermann, 1938. La meilleure introduction à la pensée de Sartre. On se « met en colère », ce qui veut dire qu'on choisit cette émotion pour répondre (mal) à une situation.

L'Etre et le Néant, Gallimard, 1943. Beaucoup moins difficile qu'on le dit et beaucoup plus important que le dit l'Université. La philosophie à l'état pur dans la vie quotidienne.

Situation I, Gallimard, 1947. Ses critiques littéraires. Faulkner, Dos Passos, Mauriac.

Le Diable et le Bon Dieu, Gallimard, 1951. Sa plus

grande œuvre dramatique. Le rival athée de Paul Claudel.

Saint Genet, comédien et martyr, Gallimard, 1952. La préface (500 pages) aux *Œuvres complètes* de Jean Genet. Un chef-d'œuvre hérétique à tous points de vue.

Les Mots, Gallimard, 1964. Son chef-d'œuvre pour ceux qui n'aiment pas trop Sartre.

L'Idiot de la famille, Gallimard, 1971 et 1973. Le Sartre qui irrite tout le monde, même les sartriens, et pourtant la plus décidément géniale de ses œuvres.

Carnets de la drôle de guerre, Gallimard, 1995. Sans consigne ni contrainte, une écriture en totale liberté et qui touche à tout. Le plus important des posthumes.

DATES

1905 : Sartre naît à Paris, le 21 juin.

1929 : sort premier à l'agrégation de philosophie. Simone de Beauvoir est deuxième.

1933-1934 : à Berlin, lit Husserl et Heidegger.

1934-1936 : professeur de philosophie au Havre.

1937 : professeur au lycée Pasteur, à Neuilly.

1939 : « La guerre a coupé ma vie en deux. »

1941 : libéré de captivité.

1951 : *Le Diable et le Bon Dieu*.

1952 : se déclare compagnon de route du Parti communiste.

1959 : *Les Séquestrés d'Altona*, contre la torture.

1964 : *Les Mots*. Refuse le prix Nobel de littérature.

1971 : *L'Idiot de la famille*.

1980 : meurt le 15 avril à Paris. Il est enterré par une foule de 50 000 personnes..

JEAN-PAUL SARTRE

Pour la jeune génération, un éclaireur à la marge

Ils sont trentenaires, chercheurs et spécialisés dans divers domaines, de la littérature à la philosophie en passant par les études gaies et lesbiennes. Nous leur avons demandé si leur itinéraire intellectuel avait été marqué par la figure et l'œuvre de Sartre

Tard dans le XX^e siècle, le nom de Jean-Paul Sartre trôna, souverain, au centre de la scène intellectuelle française. Les nouveaux venus, s'ils désiraient se faire une situation, devaient d'abord prendre leurs marques par rapport à l'idole existentialiste. Et tenter, si possible, de ne pas étouffer. Evoquant cette époque, le philosophe Jacques Derrida rappelait qu'au temps de sa jeunesse, à l'ombre de Sartre, il s'agissait simplement de « *survivre* ». Derrida mais aussi Foucault, Deleuze ou encore Barthes : c'est l'ensemble d'une génération qui s'est peu ou prou construite « *contre tout ce que représentait (...) l'entreprise sartrienne* », selon les termes utilisés par Pierre Bourdieu dans un témoignage posthume (*Esquisse pour une socio-analyse*, Seuil, 2004).

Quatre décennies plus tard, le décor a bien changé. La cohorte aujourd'hui dominante est celle-là même qui évinça Jean-Paul Sartre après lui avoir rendu hommage. Celui-ci demeure encore présent parmi nous, certes, mais son œuvre n'est plus centrale. Elle ne structure plus le débat d'idées. A l'université, le corpus sartrien constitue bien davantage un objet d'étude qu'une ressource théorique. Et s'il arrive aux jeunes gens de retrouver sa trace, c'est désormais à la marge.

Chemin oblique, rencontre indirecte : « *Dans les études littéraires, se tourner vers Sartre, c'est de l'ordre du détour* », note Marielle Macé, 31 ans, chercheuse au CNRS. Ainsi les étudiants qui s'intéressent à Jean Genet iront-ils fréquenter Sartre par ricochet, tout comme ceux qui abordent la sociologie du champ littéraire proposée par l'école Bourdieu. C'est surtout au lycée que l'auteur des *Mots* demeure un passage obligé, alors que l'Université, elle, le mobilise rarement en tant que théoricien de la littérature : « *Le soupçon porté sur le roman à thèse et le théâtre engagé a longtemps dévalorisé cette œuvre, au profit d'interrogations plus formalistes. Comme critique littéraire, Sartre a été éclipsé. Mais depuis peu, on constate un certain retour du souci éthique. Et s'il y a bien un point où Sartre peut être utile, c'est sur cette question du face-à-face entre le monde et la littérature, sur ce renouveau d'un engagement qui appelle une autre réponse que la seule écriture* », note Marielle Macé.

Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure, cette jeune enseignante n'a vraiment découvert Sartre que par raccroc, à la toute fin de son cursus universitaire. C'est-à-dire en doctorat, au cours d'un travail sur le genre de « *l'essai* » au XX^e siècle : « *J'ai tout de suite été emportée par le Sartre essayiste, qui a su établir une solidarité très neuve entre style et pen-*



Mai 1968 : Jean-Paul Sartre à la Sorbonne

sée, entre écriture et concept », confie-t-elle.

Et c'est cette même énergie stylistique, cette même confiance dans la prose d'idée qui séduisent le philosophe Elie During : « *L'Etre et le Néant peut se lire entièrement comme un recueil d'exemples, rempli de figures et d'anecdotes. Le garçon de café, le skieur qui dévale les pentes... Cette prise directe de la philosophie sur les situations les plus ordinaires,*

la plupart des travaux et enseignements dans les départements de philosophie. Lui qui n'a jamais été « donné » au programme de l'agrégation, y apparaît au mieux comme un acteur secondaire du grand drame phénoménologique européen, derrière les premiers rôles Husserl, Heidegger et Merleau-Ponty. « *Sartre, c'est un peu le philosophe pour terminales. Après le bac, on se dit qu'il est temps de passer aux choses*

A l'université, le corpus sartrien constitue bien davantage un objet d'étude qu'une ressource théorique

c'est aussi un rapport direct avec les concepts. Il y a dans la manière de Sartre, en dépit du style dialectique, quelque chose qui s'apparente à l'« art brut ». Sartre, on n'a pas besoin de l'utiliser pour en avoir besoin. Il est là en cas de coup dur, comme le rappel nécessaire que la philosophie est possible sous sa forme la plus libre », s'enflamme-t-il.

Et pourtant : ce normalien de 32 ans achève une thèse consacrée au trio Bergson/Wittgenstein/Poincaré, et Sartre en est totalement absent. Tout comme il est absent de

sérieuses, et on a presque honte de le citer... », sourit During. Non sans rappeler le curieux statut qui est désormais celui du penseur existentialiste, y compris chez les philosophes qui s'y réfèrent : « *Il est omniprésent, oui, mais on ne travaille avec lui que sur les bords, à la marge.* »

Largement délaissé comme théoricien de la littérature et comme philosophe, Sartre est-il davantage sollicité en tant que penseur de l'émancipation ? Celui qui prétendait accompagner partout la lutte des opprimés est-il mis à l'honneur par

les savoirs « dominés », les disciplines « parias » ? Rien n'est moins sûr. Prenons l'exemple des études dites « postcoloniales », qui déconstruisent les savoirs européens tels qu'ils se sont constitués à l'âge des empires, en liaison étroite avec les politiques de puissance. Sartre y est peu présent, comme en atteste Pap Ndiaye, maître de conférences à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) : « *On peut le trouver ici ou là, sous la forme de petits coups de chapeaux à l'intellectuel anticolonialiste. Mais les points d'appui, dans ce domaine, ce sont précisément des auteurs qui l'ont marginalisé, et d'abord Michel Foucault et Edward Saïd* », note cet américaniste de 38 ans.

A ses yeux, les textes où Sartre célébra jadis la « négritude » sont d'ailleurs devenus « illisibles ». Ainsi de la fameuse préface aux *Damnés de la terre*, de Franz Fanon (1961) : « *L'exaltation de la "race" noire s'y exaspère dans un quasi-appel au meurtre des Européens. Une telle radicalité l'a isolé. Cette préface est une sorte de monument, souvent cité, rarement visité, incroyablement daté et problématique. Aux Etats-Unis, Fanon est encore lu et discuté, alors qu'en France, on peut dire qu'il a été "plombé" par la préface de Sar-*

tre. Quand je parle de Fanon à des étudiants, il faut que j'épelle son nom... », tranche Pap Ndiaye.

Penseur de toutes les dominations, sociales et coloniales, mais aussi sexuelles, Sartre ne semble pas beaucoup plus sollicité par les théoriciennes du féminisme contemporain. Exception faite, peut-être, d'un courant venu des Etats-Unis, qui puise dans la *Critique de la raison dialectique* pour élaborer une doctrine existentialiste (anti-naturaliste et anti-essentialiste) des identités sexuées : « *L'idée est d'envisager le féminisme comme un mouvement pluriel, au sein duquel émerge un véritable sujet collectif : par exemple, le racisme vient moduler la domination de genre, et une femme afro-américaine d'un milieu défavorisé ne fait pas la même expérience de l'oppression sexiste qu'une femme blanche de la middle class. L'essentiel est de comprendre que cette multiplicité des expériences n'empêche pas la solidarité entre toutes les femmes* », analyse Elsa Dorlin, 30 ans, qui vient de soutenir une thèse sur les relations entre sexe, race et médecine à l'âge classique. Cofondatrice du réseau « *Efigies* », qui regroupe des jeunes chercheurs en « études féministes, genre et sexualités », cette philosophe n'a

pourtant jamais étudié Sartre à l'université : « *En cela, je ne crois pas être un cas isolé. J'ai croisé Sartre par des chemins détournés, extrêmement sinueux. Je l'ai lu toute seule, et par l'entremise de Simone de Beauvoir !* », confie-t-elle.

Même constat du côté des études gaies et lesbiennes, enfin. Tandis que les figures de Derrida, Bourdieu et surtout Foucault y triomphent, Sartre est boudé, voire considéré, dans sa première période, comme un penseur homophobe, ainsi que

« On n'a pas besoin de l'utiliser pour en avoir besoin. Il est là en cas de coup dur, comme le rappel que la philosophie est possible sous sa forme la plus libre »

l'affirment encore des *Entretiens sur la question gay* qui paraissent ces jours-ci aux éditions H & O (168 p., 15 €). Ancien militant du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), Jean Le Bitoux y rappelle aussi, néanmoins, qu'en 1971, c'est dans le journal maoïste *Tout !*, dont Sartre était directeur, que furent publiés les premiers manifestes du FHAR. Bien plus, un spécialiste comme Louis-Georges Tin, fondateur de la « Journée mondiale contre l'homophobie » et par ailleurs auteur d'une thèse sur la tragédie politique au XVI^e siècle, considère qu'en dernier ressort, l'avènement d'une « politique » gay et lesbienne doit beaucoup plus à Sartre qu'à Foucault.

Pour le comprendre, il convient une fois de plus d'emprunter un sentier détourné : « *Analysant l'Histoire de la sexualité, Foucault parlait d'une "hypothèse répressive", et semblait par là mettre à mal la base même du militantisme homosexuel. Sartre, lui, prend à bras le corps les questions de l'aliénation, de la honte, de l'intériorisation du regard d'autrui. Ses psychanalyses existentielles permettent de comprendre les positions marginales, celles de l'artiste, de l'homosexuel, du nègre ou du juif. Ce faisant, il anticipe sur la notion de "stigmata" chez Erving Goffman, et de "violence symbolique" chez Bourdieu. Aujourd'hui, tout le monde cite Foucault, mais quand on parle d'"homophobie", qu'on s'en rende compte ou non, on contourne un certain foucauldisme ordinaire. Et au passage, on récupère Sartre...* »

Jean Birnbaum

Beauvoir et son « cher petit être »

La complicité de l'écrivain et de son « charmant Castor »

Les dévots de tous bords voudraient aujourd'hui que cette histoire n'ait pas eu lieu, que ce compagnonnage de toute une existence entre Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir (1908-1986) soit une erreur, voire un mensonge. Les pieux sartriens aimeraient bien effacer Beauvoir sur la photo, ou tout au moins la reléguer dans un petit coin, et ne craignent pas de dire élégamment qu'elle « *a emmerdé Sartre toute sa vie* ».

Quant à certaines féministes, ou supposées telles, désormais très critiques à l'égard de Beauvoir, elles se demandent comment elle a pu demeurer amoureuse de ce « *machiste déguisé* », en outre assez laid, et comment elle a pu renoncer, s'effaçant devant cet homme, à son propre destin de philosophe.

Evidemment, ce propos des *Mémoires d'une jeune fille rangée* leur déplaît infiniment : « *C'était la première fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu'un. (...) Sartre, tous les jours, toute la journée, je me mesurais à lui, et dans nos discussions, je*

ne faisais pas le poids. » Aveu de faiblesse, ou lucidité ?

Cette lucidité, que lui déniaient celles qui la disent « *soumise à Sartre* », Simone de Beauvoir l'a réaffirmée tout au long de son œuvre, notamment dans son travail de mémorialiste, où son talent – plus que dans les romans – est à son meilleur. Il s'agit, rappelle-t-elle dans *La Force de l'âge*, de faire, en « *un compte-rendu (...) dénué de toute préoccupation morale* », la chronique d'une époque et de sa propre vie.

« SA MORT NOUS SÉPARE »

A-t-elle vraiment, à cause de celui qu'elle appelle dans ses lettres son « *bon petit philosophe* », déserté le domaine de la pensée ? « *Je savais très bien*, précise-t-elle dans *La Force de l'âge*, que mon aïeune à entrer dans un texte venait précisément de mon manque d'inventivité. Dans ce domaine, les esprits véritablement créateurs sont si rares qu'il est oiseux de me demander pourquoi je n'essayai pas de prendre rang parmi eux » ; « *Je tenais d'abord à la vie, à sa présen-*

ce immédiate, et Sartre d'abord à l'écriture. Cependant, comme je voulais écrire et qu'il se plaisait à vivre, nous n'entrions que rarement en conflit. »

L'entente, pendant des années, d'un homme et d'une femme dans l'exercice d'une vraie liberté est insupportable. Alors il faut tenter de la nier, caricaturer Beauvoir, ce qui est fait constamment – avec plus ou moins de talent. Certes, de *Mémoires d'une jeune fille rangée* à *La Cérémonie des adieux* (on lui a reproché de décrire Sartre malade et affaibli), en passant par *Les Mandarins*, elle n'a cessé d'aggraver son cas... Dans *Les Mandarins*, prix Goncourt 1954, Dubreuilh, personnage inspiré par Sartre, est décrit comme quelqu'un qui aura « *tousjours l'air aussi jeune à cause de ses yeux énormes et rieurs qui dévoreraient tout* ».

« *M^{me} Simone de Beauvoir se défend d'avoir écrit un livre à clef, écrivait en 1954 Emile Henriot dans Le Monde. N'y recherchons donc pas des ressemblances très précises, mais la situation dans laquelle M. Sartre s'est trouvé est la même*



Sartre et Beauvoir, en 1947

que celle des héros du livre, dans une atmosphère analogue. » Et il ajoutait : « *Est-ce donc l'affaire des écrivains de faire de la politique et de vouloir réformer le monde parce qu'ils savent tenir une plume et sont bons au jeu des idées ? Ou faut-il qu'ils soient condamnés à ne produire qu'une littérature de propagande ? Voilà le sujet d'un grand livre, et celui de M^{me} de Beauvoir (580 pages*

de texte serré) en est un ; jusque-là le plus important de l'année. »

A la dernière ligne de *La Cérémonie des adieux*, Beauvoir donne sa propre conclusion de l'aventure : « *Ma mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder.* » Des vies qu'on a revisitées, après leur mort à tous deux, en découvrant leur correspon-

dance. Là encore, les interprétations divergent, et beaucoup moquent les « *cher petit être* », « *cher petit vous autre* », « *mon doux petit* », de celle qui signe souvent « *votre charmant castor* ». C'est pourtant bien à l'usage de codes mystérieux, de mots jugés ridicules par « les autres », qu'on reconnaît ceux qui s'aiment dans la complicité.

Jo. S.

JEAN-PAUL SARTRE

Un théâtre de l'ambiguïté

Dramaturge aux multiples paradoxes, l'auteur du « Diable et le Bon Dieu » prend plaisir à agacer et à brouiller les pistes

Il n'est pas excessif de dire que Sartre a dominé la scène française pendant la dizaine d'années qui commence en 1943, avant d'être doublé sur sa droite par le théâtre dit de l'absurde (Ionesco, Beckett, Vauthier...) et sur sa gauche par le brechtisme, dont la montée en puissance date de la venue à Paris du Berliner Ensemble en 1954-1956.

Pendant cette décennie, Sartre connut une période d'intense production : sept pièces et autant de succès. Après *Les Mouches*, sa première pièce, montée par Dullin au Théâtre de la Cité, ce fut *Huis clos*, qui triompha en 1944, *Morts sans sépulture* et *La Putain respectueuse* en 1946, *Les Mains sales* (jouées 625 fois d'affilée) en 1948 ; puis *Le Diable et le Bon Dieu* en 1951 dans

Genet, l'auteur de théâtre qui, seul de son époque, fascinait Sartre.

Quant à lui, aucune de ses onze pièces n'appartient au même genre et aucun des genres exploités ne l'est sans être adultéré ou gauchi, notamment dans le sens d'une théâtralité qui ouvre des horizons sur bien autre chose que les vieux modèles. Pour prendre toute la mesure de l'importance ontologique que Sartre accorde à la facticité du théâtre, il faut voir avec quelle maestria, dans *Huis clos* notamment, il jongle avec les instances canoniques de la dramaturgie (espace, temps, récit) et les contraintes techniques de la boîte à l'italienne.

Totus mundus agit histrionem (tout le monde joue la comédie). Cette maxime élisabéthaine, inscri-

construire son être sur du paraître, sur du rien.

Sartre est un dramaturge qui multiplie les paradoxes et les ambiguïtés, d'où résulteront quelques malentendus. Le premier paradoxe est d'avoir été philosophe au théâtre et ne pas s'en être caché.

Paradoxe encore du public bourgeois auquel Sartre s'adresse, car ses pièces se donnent dans de grands théâtres de la rive droite (Antoine, Renaissance) où il est de bon ton de se réunir entre gens du même monde ; l'intelligence ne leur fait pas peur à condition qu'elle reste dans les limites des convenances. Or Sartre est inconvenant et fit souvent scandale : les gens qu'il visait étaient à la fois sur le plateau et dans la salle ! Néanmoins, il n'y avait pas que des bourgeois pour l'applaudir : Sartre et Simone de Beauvoir étaient les héros d'une jeunesse intellectuelle qui ne se laissait inféoder à aucun parti, politique, religieux ou moral.

Sartre prend plaisir à agacer, voire harceler ses pairs aussi bien culturels que politiques en se plaçant sur le même terrain qu'eux, mais de biais. Il sait tout ce qu'on peut tirer des vieux mythes en les transformant en paraboles à double niveau, un pour la consommation de la fable, l'autre pour l'application au public du moment : *Les Mouches* restent ouvertes à toutes les interprétations mais, en même temps, déçoivent le désir de conclure nettement sur un projet immédiatement intelligible. On se doute bien qu'il y a une obligation de double lecture avec *Huis clos*, *Morts sans sépulture* ou *Les Séquestrés*, mais on aurait aimé, à l'époque, être guidé par des balises plus visibles. *Morts sans sépulture*, est-ce une pièce sur la Résistance, et *Les Séquestrés*, sur la guerre d'Algérie ou l'Allemagne des années de plomb ? Sartre ne le dit pas ou dénie le sens que ses contemporains y voient.



COLL. GEORGE-HENRI © PARIS. BNF. DPT DES ARTS DU SPECTACLE

Jean Vilar (à gauche) et Pierre Brasseur dans « Le Diable et le Bon Dieu », mis en scène par Louis Jouvet (1951)

Ce manque d'univocité n'a pas peu contribué aux malentendus de l'auteur avec son public ; il pourrait, au contraire, susciter l'intérêt des metteurs en scène et du public d'aujourd'hui, rebelles à tout endoctrinement idéologique. Ce qui compte est moins la multiplicité des applications que les paraboles

■ Michel Corvin

les sartriennes autorisent que le principe de contradiction sur lequel elles sont construites. Il s'agit de créer l'homme, non d'analyser ce qu'il est : « *Le paradoxe de la liberté : il n'y a de liberté qu'en situation et il n'y a de situation que par la liberté.* » Comment sortir de

ce cercle ? Par un acte, par l'acte que la situation prépare comme un ferment de liberté dont certains, trop aliénés, telle la putain Lizzie, ne pourront pas tirer parti. Autrement dit, tant que l'acte libre qui fonde la part inaliénable de l'homme – ce qui n'est pas en antinomie avec un théâtre politique, loin de là, mais plaçait Sartre passablement en porte-à-faux avec les communistes – n'a pas été choisi, on peut dire que la situation n'est pas encore mûre : « *La situation est un appel ; elle nous cerne ; elle nous propose des solutions, à nous de décider.* »

Quelle place pour Sartre dans le paysage théâtral d'aujourd'hui ? Comment faire sauter le verrou

d'une trop belle langue, trop dense, trop tendue pour les capacités de réception du spectateur contemporain ? Affirmer l'actualité du message et souligner l'urgence d'une réflexion sur la liberté en acte ne suffit pas à séduire. Les metteurs en scène qui s'y sont frottés ont pris avec le texte de très grandes libertés. Comme s'il fallait accepter de rethéâtraliser un langage dont la force même est un handicap. L'intelligence du théâtre de Sartre est peut-être à ce prix. Dirait-on que c'est dommage ?

★ Historien du théâtre, Michel Corvin est l'un des maîtres d'œuvre de l'édition en « Pléiade » du *Théâtre complet* de Jean Genet.

« Marivaux aussi, c'est daté... »

Je me souviens d'avoir été, toute mon adolescence, furieusement sartrien. Et si les gauchistes marseillais des années 1960 – mes amis d'alors – souvent se moquaient de ce qu'ils appelaient mon sartrisme, ce qui signifiait pour eux à peu près « *idéisme petit bourgeois à peine déguisé en marxisme* », peu importait : j'avais. Oh, comme j'ai pu, des heures durant, marcher dans les rues en dialoguant muettement avec mon Jean-Paul Sartre à moi ! Sans lui,

■ Daniel Mesguich

jamais je ne me serais éloigné de la vie intellectuellement paresseuse et politiquement convenue que je connaissais à 15 ans, et jamais je n'aurais eu, sans lui, assez de force pour surplomber les grilles de pensée qu'il avait lui-même élaborées, et m'avancer par la suite vers les textes de Heidegger, ou ceux de Derrida.

Alors, un long temps, je l'ai presque oublié, et me suis même trouvé naïf de l'avoir tant suivi. C'est que je découvrais l'art du théâtre, et que son théâtre – que je n'avais lu que comme autant de dialogues pour réfléchir – me paraissait soudain, en tant que théâtre, faible, univoque, conventionnel. D'intelligentes dramatiques de télé sans plus. Mais je continuais à l'aimer en secret, et à prendre sa défense si je le voyais attaqué. Je n'arrivais pas à être tout à fait ingrat.

Et puis je l'ai relu. Je l'ai relu à la lumière, précisément, du temps qui avait passé, et de ma presque-infidélité. Et de nouveau – mais autrement, donc – j'ai aimé cette écriture. Autrement : c'est que son œuvre avait changé. Il était, entre-temps, devenu un classique. « *Sartre ? Oh c'est daté !* », disent les paresseux, ceux souvent qui n'y sont pas même allés voir. Eh bien oui, c'est daté. Mais c'est là peut-

être la chance de cette littérature. Marivaux aussi, c'est daté. Et Racine, et Hugo. L'an 2005 n'est plus le temps de Sartre, et voilà pourquoi nous pouvons mieux le lire. Toute intentionnalité, réelle ou présumée, de l'auteur a fondu à l'épreuve du temps, et ce qu'il reste, c'est une écriture précise et flamboyante.

La Nausée n'est plus, plus seulement, un manifeste romancé de l'existentialisme ; et *Le Diable et le Bon Dieu* ne sont plus, plus seulement, questionnement d'une morale existentielle, mais... du théâtre, c'est-

à-dire un texte ouvert à tous les présents à venir. Et Goetz, comme Richard III, comme Hamlet, s'est enfin mis à vivre autrement que comme une marionnette à idées d'après-guerre. En donnant aux fictions théâtrales de Sartre leur chance de pures fictions, en les pre-

nant au sérieux en tant qu'écriture, on se donne la possibilité d'échapper à l'univocité, à la simple illustration d'une pensée – et l'on se donne, par conséquent, les moyens de revenir à la pensée. Y a-t-il moins de pensée chez l'auteur dramatique Shakespeare que chez le philosophe Spinoza ?

J'ai voulu monter *Le Diable et le Bon Dieu* comme si la pièce avait été écrite par un Cervantès ou un Shakespeare français dans les années 1950 en France. J'ai voulu le lire comme un classique, comme le texte retrouvé d'une légende ancienne, géniale, obsessionnelle et naïve, et dont la naïveté même appellerait l'intelligence et l'analyse : « *l'homme qui voulait faire le bien* ». Sartre n'est plus notre contemporain, c'est sa chance, et c'est la nôtre.

★ Daniel Mesguich a monté *Le Diable et le Bon Dieu* en 2001.

« Il a plus ou moins tout raté »

Sartre est très lucide et très conscient de tout, organisé. Il a fait tout ce qui est possible pour construire l'image d'un génie. Il a dit lui-même que pour cela il fallait à la fois écrire des essais, des romans, des pièces de théâtre... Il a magnifiquement réussi son coup.

Ce que je cherche à démolir, c'est la statufication, cette façon de s'ériger en génie absolu, alors qu'il a plus ou moins tout raté. Les messages de toutes ses pièces sont extrêmement embrouillés. Ses formes théâtrales sont très conventionnelles, reposant sur le personnage, le caractère, sur l'avènement d'un fait et ses conséquences. Il est passé à côté d'une vraie invention personnelle. Dans un entretien avec Ber-

nard Dort, il déclarait : « *Je me demande parfois si le théâtre n'est pas en train de mourir. Rien de ce qui s'est passé depuis dix ou vingt ans.* » Lorsqu'il déclare cela, nous sommes en 1979. 1959, c'est l'année des *Séquestrés d'Altona*, sa dernière pièce. Il est donc en train de

■ Claude Régy

nous dire qu'après lui il ne s'est rien passé : ni le Leaving Theater, ni Kantor, ni Grotowski, ni Bob Wilson... Tout cela est donc nul. Il ne peut supporter que sa propre production. Je ne peux pas me laisser prendre par tous ces jeux.

Huis clos, c'est presque une pièce de boulevard. Elle a été écrite pour

être jouée en province, dans des théâtres municipaux, pour trois amis à lui qui avaient besoin de travailler. J'ai relevé une phrase de Sartre, fatale pour lui : « *Le théâtre est devenu un théâtre de metteur en scène, il n'est pas un théâtre d'auteur.* » Ça, je peux l'accepter, mais il poursuit : « *Or le metteur en scène est un homme du réel non de l'imaginaire.* » C'est aberrant. C'est justement son travail, au metteur en scène, d'être un homme de l'imaginaire. On trouve tout le temps ces choses péremptoires, qui se retournent contre lui en fait.

★ Claude Régy a monté *Huis clos* à la Comédie-Française, en 1990.

réel de cette dramaturgie semblerait être celui de la culpabilité. Le personnage se demande sans cesse s'il a été un salaud, un traître, ou un héros, un homme. C'est en cela plutôt un homme de la volonté qu'un homme du désir. Les personnages de Sartre sont forts ; ils feignent toujours d'être

■ Emmanuel Demarcy-Mota

maîtres d'eux, à défaut de l'être de l'univers.

Difficile est aussi pour le metteur en scène la situation propre à ce théâtre, qui a principalement pour enjeu la problématique de la vérité, ou, ce qui est la même chose, de la liberté ; ce qui se heurte directement aux exigences de la scène théâtrale, qui demande aussi que le personnage mente sans cesse. L'Alceste de Molière, le Père dans *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, revendiquent la vérité à tout prix, mais leur inventeur nous fait comprendre qu'ils mentent malgré eux. Contrairement à ce qu'il croit, Sartre enferme ses personnages dans l'illusion de leur vérité, qui est, finalement, la même que celle qu'il a sur eux. Redoutable, pour le metteur en scène, de rendre l'hyperlucidité de ces consciences.

J'ai commencé à lire Sartre vers l'âge de 16 ans. J'avais travaillé avec mes camarades de lycée des scènes des *Mains sales* (ainsi d'ailleurs que le *Caligula* de Camus), il y a une quinzaine d'années, mais j'étais, je l'avoue, assez gêné par l'abondance de ses indications scéniques.

En vérité, j'étais surtout habité par ses romans et ses nouvelles, en particulier par *La Nausée* : l'homme livré aux autres hommes, à l'impossible transparence, que je ressentais comme une tentative désespérée, propre à un siècle constitué d'horreurs et de situations limites

qui forcent l'homme à assumer un destin. Je garde de ces expériences l'idée que les romans de Sartre impliquent une puissante atmosphère de la France et de ses images, et pourraient fort bien s'adapter aujourd'hui au cinéma, cependant que l'écriture des nouvelles me semble offrir un mélange inouï de fantastique et de banalité dont le théâtre devrait bien trouver les acteurs capables de le rendre à la scène. Il nous faut, en tout cas, nous délivrer des oppositions forcées entre les écrivains et les penseurs d'une même époque : Camus contre Sartre, Sartre contre Ionesco, Ionesco contre Brecht !

Il est toujours salutaire de sortir de la France pour découvrir comment des metteurs en scène et des acteurs étrangers, plus libres, nous font entendre des œuvres auxquelles nous sommes devenus sourds.

Ne désespérons pas d'être surpris, au théâtre, par de nouveaux sorciers.

★ Directeur de la Comédie de Reims, Emmanuel Demarcy-Mota a récemment mis en scène *Six personnages en quête d'auteur*, de Pirandello, et *Rhinocéros*, de Ionesco. Il prépare une lecture radiophonique des *Mouches*, de Sartre, pour France-Culture.

Sartre-Aron, les frères ennemis

Très liés au temps de leurs années normaliennes, les deux philosophes se sont ensuite considérablement éloignés

En leurs vertes années normaliennes, au milieu des années 1920, Jean-Paul Sartre et Raymond Aron avaient, sur le mode de la plaisanterie, conclu un pacte : celui des deux qui survivrait à l'autre rédigerait sa notice nécrologique pour l'Annuaire des anciens élèves de la rue d'Ulm. Mais les décennies d'un siècle tourmenté s'écoulèrent ensuite et désagréèrent cette amitié de jeunesse, à tel point que, quand le premier partit, en avril 1980, le second écrivit dans *L'Express* : « *L'engagement ne tient plus.* » Un tel constat ne prenait pas seulement la mesure d'affinités électives initiales peu à peu métamorphosées en inimitié durable, il prenait surtout acte du fossé que l'Histoire avait entre-temps creusé. Car telle est bien la clé de ce chassé-croisé affectif : il s'est doublé d'un désaccord idéologique croissant entre les deux hommes, qui, de surcroît, devinrent au fil du second demi-siècle les figures de proue des deux camps idéologiques en présence. Largement à leur corps défendant, ils devinrent les héros éponymes d'une guerre de trente ans qui divisa le milieu intellectuel français, de la Libération au milieu des années 1970.

Raymond Aron l'avait, du reste, pressenti dès 1956, observant dès ce moment, dans un article de *Preuves* : « *Que, dans notre génération, aucune amitié n'ait résisté aux divergences d'opinion politique, que les amis aient dû politiquement changer ensemble pour ne pas se quitter, est à la fois explicable et triste.* » Et, de fait, cette génération de 1905 connut une destinée historique très dense. Certes, elle eut l'immense chance, étant née avec le XX^e siècle, d'être épargnée, à quelques années près, par le coup de faux de la Grande Guerre. En revanche, ses membres parcoururent ensuite le reste de leur âge en affrontant tour à tour la montée des périls au fil des années 1930,

les épreuves de la défaite de 1940 et de l'Occupation, puis, sans que l'Histoire reprenne alors son souffle, la guerre froide et la décolonisation.

Ce sont ces deux derniers types de conflits qui constituèrent autant de brisants sur lesquels se fracassa l'amitié Sartre-Aron. Assurément, l'histoire intellectuelle française du XX^e siècle est jalonnée de bien d'autres relations brisées qui se transformèrent parfois en duels – ainsi Sartre et Camus –, et notamment à l'époque de la guerre froide et des débats autour du communisme puis au moment de la guerre d'Algérie, mais Sartre et Aron avaient le même âge et étaient issus

Largement à leur corps défendant, ils devinrent les héros éponymes d'une guerre de trente ans

d'un même terreau intellectuel. Du coup, faire l'histoire de leurs traversées respectives du siècle n'est pas seulement établir la relation d'une amitié brisée – phénomène, au demeurant, banal dans le milieu intellectuel, et pas seulement par temps de forte houle historique –, mais permet aussi la localisation des grandes tempêtes qui ont agité ce milieu.

Cela étant, l'étude du « Sartrion » ne fournit pas seulement ainsi une sorte de papier chimique se colorant fortement dans ces phases aiguës de débats idéologiques. Il convient aussi d'observer que, quand vint le temps, entre les deux hommes, d'un long affrontement – des débuts de la guerre froide aux désillusions idéologiques de la fin des années 1970 –, le rayonnement de l'un et de l'autre ne fut jamais de

même intensité au même moment. Et ce différentiel de rayonnement constitue un autre papier chimique, rendant compte des grandes phases de domination idéologique successives dans la France du XX^e siècle.

On le voit, Sartre et Aron existent par eux-mêmes, tant par leur personnalité et leur œuvre propres que parce qu'ils sont devenus des figures tutélaires de leurs camps respectifs, mais ils constituent aussi, à travers leur face-à-face, des indicateurs tout à la fois d'amplitude de houle historique et d'intensité de radiation idéologique.

Longtemps, Sartre figura au firmament : son rayonnement, plusieurs décennies durant, autorise à parler des « années Sartre », période de suprématie idéologique des gauches intellectuelles, que Raymond Aron estima en 1955 grisées par l'*Opium des intellectuels*, en d'autres termes le marxisme. Dès 1945, Jean-Paul Sartre, dans la première livraison des *Temps modernes*, avait théorisé le « *devoir d'engagement* », et sa notoriété rapidement acquise lui permit d'incarner le type de l'intellectuel de gauche progressiste, alors statistiquement et idéologiquement dominant dans ses différentes variantes. Puis vint, à la fin des années 1970, une véritable inversion des rôles : Aron, à la fin de sa vie, se trouva propulsé sur le devant de la scène, au moment où Sartre commençait à connaître un déficit d'image. Car l'inversion des rôles s'accompagnait d'un changement d'emploi : Sartre, longtemps promu au rôle d'oracle, apparaissait désormais, et pas seulement aux yeux de ses adversaires de toujours, comme une sorte de pythie incongrue, ayant souvent diagnostiqué et pronostiqué à contretemps. Et la seule ligne de défense de ses sympathisants en dira long sur l'état de trouble profond dans lequel se trouvait le milieu intellectuel français à cette date : mieux valait avoir tort avec Sartre, proclama-t-on, que raison avec Aron. Les historiens du futur resteront à coup sûr perplexes devant une telle phrase, qui, d'emblée, réduisait à néant la légitimité de la place du clerc, dont l'avis avait été considéré comme important parce que procédant, au moins en théorie, de la raison. Cette phrase, par son excès même, reflétait bien cette sorte de querelles d'images qui, au bout du compte, avait accompagné le débat franco-français.

Ce qui fait, du reste, qu'à bien des égards le débat est resté actuel. Les partisans d'Aron ont fait valoir que

Sur les toits de la rue d'Ulm. Sartre est assis sur la cheminée. Nizan et Henriette Alphen, qu'il épousera en 1927, sont debout, au premier plan

sa pensée fut sans cesse greffée sur l'histoire-se-faisant, et qu'elle tenta de lui donner une signification sans pour autant invoquer un quelconque sens de l'Histoire. Au reste, lui-même l'écrivit en 1983 dans l'épilogue de ses *Mémoires* : « *A supposer que quelqu'un se donne la peine de me lire demain, il découvrira les analy-*

■ Jean-François Sirinelli

ses, les aspirations et les doutes d'un homme imprégné par l'Histoire. » Pour Sartre, le cas de figure est singulièrement plus complexe. On doit à Jacques Audibert cette jolie formule à son propos : « *Un veilleur de nuit sur tous les fronts de l'intelligence* ». La phrase, assurément, peut être détournée par les partisans aussi bien que par les adversaires du philosophe. Les uns insisteront sur la vigilance constante du « veilleur », mobilisé, trente-cinq ans durant, dans de multiples combats. Les

autres souligneront qu'il y a péril en la demeure quand le gardien rêve éveillé, sans prendre vraiment garde à la réalité des choses ou comme détaché de cette réalité ; ou pis, lorsqu'il est somnambule. Aron aurait pensé l'Histoire, Sartre l'aurait rêvée : l'Histoire, donc, non telle qu'elle est mais telle qu'elle devrait être.

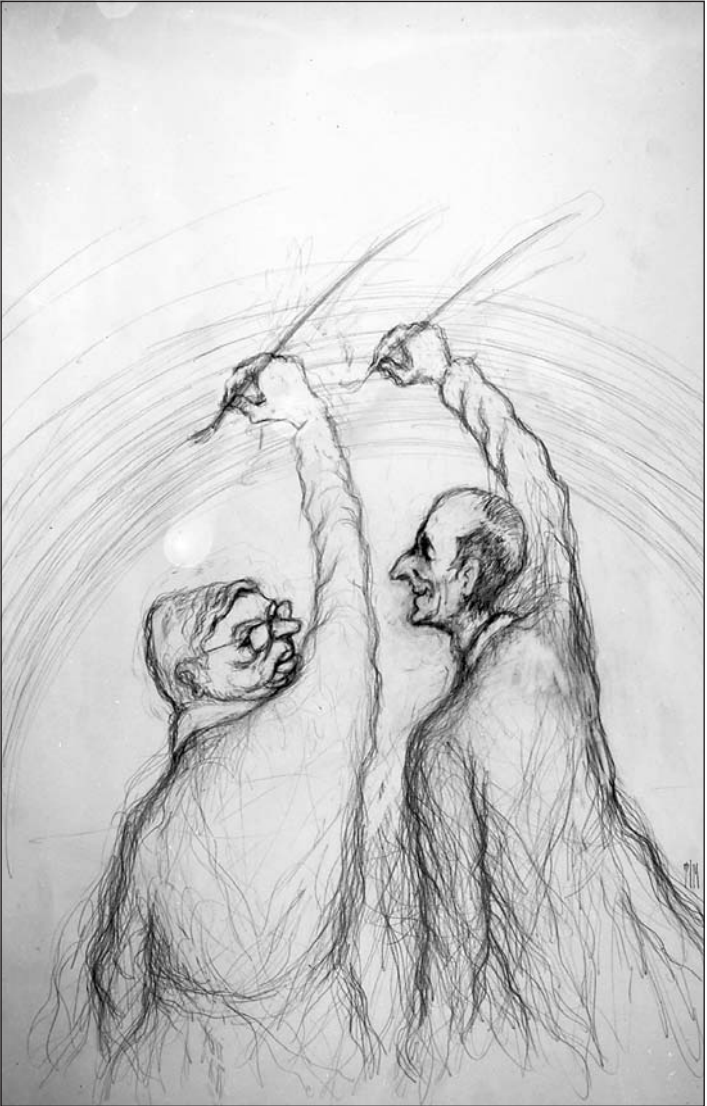
En même temps, l'historien doit se méfier de ce type de formule définitive. Ce qu'enseigne l'analyse du « Sartrion », c'est aussi que la querelle d'images a toujours été tributaire du climat idéologique et du contexte historique des époques successives. D'où deux phases très tranchées : longtemps Raymond Aron souffrit d'un réel ostracisme de la part d'une large partie du milieu intellectuel, tandis que l'astre Sartre y rayonnait. Puis, au début des années 1980, on observa une sorte de retour des cendres de Camus – lui aussi en partie ostracisé vingt ans

plus tôt –, tandis que commençait pour Sartre une manière de descente aux Enfers au moment même où Raymond Aron, après sa mort, gagnait directement le paradis des penseurs. Ce fut donc toujours, mais à tour de rôle, au regard du milieu intellectuel, l'hallali pour l'un et le Walhalla pour l'autre. L'historien doit donc tenir compte du relativisme de ces images successives. Pour autant, faire un tel constat ne doit pas conduire à verser dans une sorte d'occuménisme lénifiant. L'intellectuel engagé, se voulant un acteur de l'Histoire, est ensuite passible non des tribunaux de l'Histoire, qui n'existent pas, mais de l'analyse raisonnée des conséquences de ses écrits et de ses actes sur la vie et l'avis de ses contemporains.

★ Directeur du Centre d'histoire de Sciences-Po. Auteur de *Sartre et Aron. Deux intellectuels dans le siècle*, Fayard, rééd., coll. « Pluriel », 1999.

RAYMOND ARON, 1905-1983

Raymond Aron est né le 14 mars 1905 à Paris. Élève à l'Ecole normale supérieure de 1924 à 1928, il est d'abord proche des Etudiants socialistes, avant de rejoindre Sartre dans le groupe des non-engagés. Il soutient, en 1938, sa thèse, *Introduction à la philosophie de l'histoire*. Dès juin 1940, il rejoint Londres. A partir de 1946 il fait le choix du journalisme politique, d'abord à *Combat* puis au *Figaro*. Elu à la Sorbonne en 1955, il crée en 1961 le Centre de sociologie européenne. En 1974, il soutient Valéry Giscard d'Estaing, puis, quatre ans plus tard, fonde la revue *Commentaires*. En 1977, après avoir rompu avec *Le Figaro*, il inaugure sa tribune à *L'Express*. Enfin, en 1983, l'année de sa mort (le 17 octobre), la publication de ses *Mémoires* parachève son itinéraire.



Sartre et Aron. Dessin de presse réalisé par Tim et paru dans l'Express (14-20 février 1981).

TIM/L'EXPRESS/EDITING

■ François Noudelmann

La guerre a coupé la vie de Sartre en deux. Avant 1939, l'individualisme désabusé tempérerait sa sympathie pour les défilés du Front populaire, son indépendance d'écrivain l'emportait. La politique alors, c'était les notables de la III^e République et le jeu opaque des forces anonymes. Tout bascule avec la mobilisation militaire, cette réquisition brutale d'une existence jetée dans la guerre incontrôlable. L'Histoire collective fond sur l'individu soudain dénié par l'épreuve d'une mise à nu. Le philosophe qui avait sagement étudié la phénoménologie à Berlin en 1933 fait brusquement l'expérience de l'ennemi radical et d'une possible solidarité par le bas. Le premier texte politique, issu de

cette conversion au social, est une pièce de théâtre d'inspiration biblique, *Bariona ou le fils du tonnerre*, destinée à ses camarades prisonniers. L'ironie antipolitique de l'avant-guerre a laissé place au style allégorique, mais de retour à Paris Sartre échoue à manifester concrètement son antipétainisme et supporte passivement l'Occupation. C'est à la Libération qu'il construit un engagement volontariste dont *Les Temps modernes* constituent l'acte fondateur. Son objectif déclaré est l'émancipation totale de l'homme, que la guerre a confronté au Mal absolu : une libération non seulement politique mais aussi biologique, économique et sexuelle !

L'extrême activisme de Sartre déploie une ambition salvatrice, à la fois nouée à une stratégie d'hégémonie intellectuelle et en opposition systématique à toute reconnaissance institutionnelle. Il assumait par conséquent le désaveu de l'histoire comme le risque d'un pari public et solitaire sur l'avenir indéterminé. Plus anti-anticommuniste que communiste, il interrompit spectaculairement ses quatre ans de compagnonnage avec le PCF en 1956, lors de l'invasion soviétique de la Hongrie. En 1960, l'euphorie cubaine ne l'empêcha pas de prévenir ses amis révolutionnaires : « *Vous avez votre terreur devant vous.* » Et en 1979, il soutint les boat people fuyant le communisme après avoir été l'un des plus virulents contempteurs de

la guerre du Vietnam. Sartre accompagne, il n'adhère pas. Ses engagements accordent un crédit au désir d'émancipation sans interdire la conscience critique : ils témoignent d'un espoir et d'une générosité livrés aux contradictions des vérités en devenir.

Mais au nom de quoi Sartre s'engageait-il, s'il ne croyait pas aux valeurs universelles ? Assurément, il sondait l'homme tapi dans le sous-homme, et donnait une parole aux sans-voix. Contre l'universalisme abstrait qui nie les différences, contre les idéologues de l'enracinement, il analysa dès 1945 la situation des juifs et dénonça l'antisémitisme français sous ses formes déclarées ou larvées. Quelques années après, c'est l'universalisme menteur des Européens qu'il attaque dans ses nombreux textes contre la colonisation. Certes, horrifié par la torture d'Etat, il n'évita pas la surenchère en justifiant le meurtre démiurgique par lequel le sous-homme colonisé devient un homme aux dépens du colon. Pour autant, il ne parlait pas à la place des opprimés, et destinait sa fureur verbale aux oppresseurs, dont il ne s'exclutait pas. Sartre ne sort pas alors d'une logique de la violence et de la contre-violence. On s'abuserait toutefois de croire que l'activisme politique de Sartre, notamment celui de ses dernières années « gauchistes », a été motivé par la fascination de la terreur. Son soutien aux

maos français révèle les deux mobiles de ses engagements : l'anti-autoritarisme et la révolte morale.

Si une continuité pouvait être repérée dans les traversées politiques de Sartre, elle résiderait dans son anarchisme. Orphelin de père, il n'a pas appris l'obéissance. Libértaire, il préfère la révolte à la révolution et ne s'intéresse qu'aux mouvements qui pulvérisent la gangue, l'« en-soi » ou la « série ». La dimension morale d'une telle rébellion ne vient donc pas d'un idéal éthique, mais prend sa source dans l'indignation agissante devant l'inhumain. Et la politique commence dès qu'est assumée cette marge de liberté qui permet à chacun de ne pas rester à la place qu'on lui assigne. Politique de la relation à l'autre, du désir, de l'action, de l'art, elle engage tout l'homme dans le moindre des choix.

Cette responsabilité absolue appartient-elle à une époque révolue ? Elle reste sans doute hantée par la référence aux horreurs et aux lâchetés de la deuxième guerre mondiale. Mais, une fois chassés les spectres du messianisme politique, l'engagement sartrien nous rappelle que les jeux ne sont jamais faits, que l'histoire humaine ne se résume pas à celle de la nature, de la structure et de l'économie. Ni modèle ni épouvantail, une telle politique est l'antidote au réalisme cynique tout comme au prophétisme alarmé. Elle conjugue la résistance à l'inacceptable et l'ouverture à l'inédit.

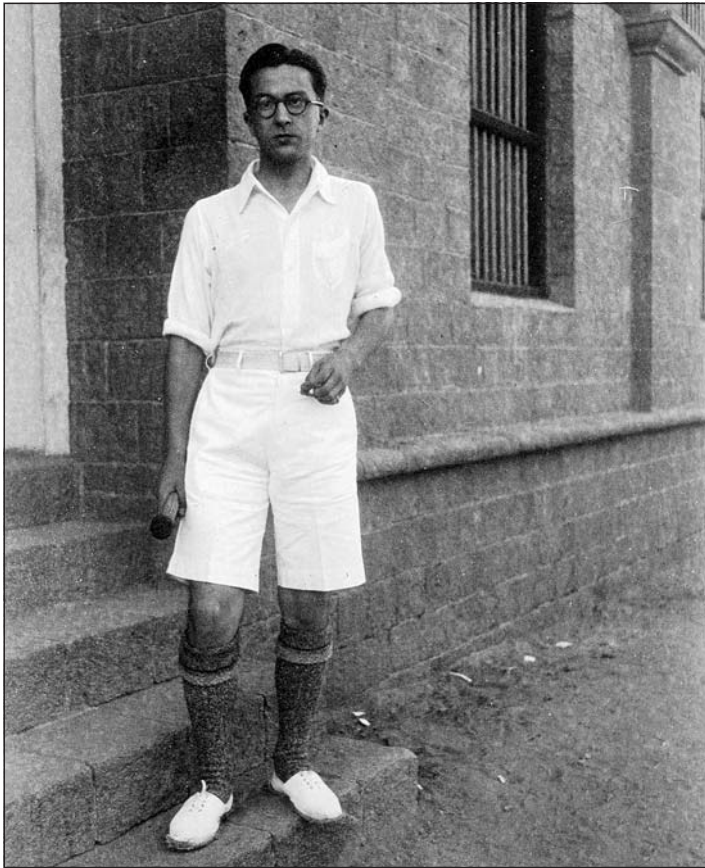
JEAN-PAUL SARTRE

Nitre et Sarzan, la fraternité unique

Ils s'étaient rencontrés en 1917, à Henri IV. Jusqu'à la mort de Paul Nizan, en mai 1940, leur amitié fut, selon le mot de Sartre, « plus orageuse qu'une passion »

Mars 1960, Cuba. Sartre trace les derniers mots de sa préface à *Aden Arabie*, pamphlet de Nizan bientôt réédité par François Maspero. Au début de l'été, sa série de reportages dans *France Soir*, « Ouragan sur le sucre », le montre frappé par l'« intransigeance » des jeunes responsables politiques cubains. Cette mythification de la jeunesse offre une parenté avec l'image de fidélité et d'irréductibilité de Nizan brossée dans la préface. Dans ces reportages, c'est bien un fantôme possible de Nizan que l'on découvre sous les traits de Castro ou Guevara, comme ce fut le cas avec Albert Memmi, Henri Alleg et André Gorz, comme ce le sera avec Frantz Fanon. « L'amitié (...) plus orageuse qu'une passion », décrite par Sartre dans un roman de jeunesse, éclate avec ferveur dans la préface à *Aden*. Elle a hanté toute sa vie.

On se rappelle toujours la première rencontre. Elle a lieu en 1917, en 5^e, à Henri-IV. Mais c'est en 1920 qu'ils deviennent amis. Classe préparatoire à Louis-le-Grand (1922), Ecole normale supérieure (1924) où ils sont « co-thurne » : on ne s'en nuait pas, avec eux, du côté de la place du Panthéon – jamais les derniers pour un canular. Nitre-Sarzan : amis inséparables rivalisant de lectures et de férocité envers leurs condisciples. Menés par la même ambition : vouer leur vie à l'écriture. Alors, ils écrivent, seuls, à deux



Nizan à Aden, décembre 1925

voix, ou en collaboration avec d'autres. *La Revue sans titre* accueille leurs premières publications, en 1923. Une nouvelle (« L'Ange du morbide »), le début d'un roman, pour Sartre. Deux contes (dont « Complainte du carabin qui disséqua sa petite amie en fumant deux paquets de Maryland »), une critique littéraire, pour Nizan. En référence à « L'Ange du morbide », le personnage représentant en partie Sartre dans *Le Cheval de Troie* (1935) s'appellera Lange. Quant à Sartre, il relatera l'épisode de *La Revue sans titre* et son amitié pour Nizan dans son roman non publié, *La Semence et le Scaphandre* (1923).

■ Anne Mathieu

Seul Nizan continue à publier. Puis, après plusieurs mois à Aden, il adhère au Parti communiste à la fin 1927 – décision conditionnant sa vie, et son destin. A la même époque, il se marie avec Henriette Alphen (témoins : Sartre et Aron). En 1928, les deux amis révisent la traduction française de la *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers. En 1929, Sartre est premier à l'agrégation de philosophie, Nizan, cinquième. Beauvoir, deuxième, est apparue dans le groupe quelques mois auparavant. Les deux couples passent de nombreux moments à s'amuser. Deux films, tournés vers 1932 par le frère d'Henriette, sur des scénarios des deux hommes, pouvaient en attester : *Tu seras curé* et *Le Vautour de la sierra*. Ils ont malheureusement été perdus.

Nizan collabore à des revues d'importance, dont *Europe*. En 1930, il devient conseiller littéraire de Pierre Lévy, directeur des Editions du Carrefour, qui publient la revue *Bifur*. Dans le numéro de décembre figure une ébauche du pamphlet *Les Chiens de garde* (1932). Dans celui de juin 1931, un texte de Sartre, « Légende de la vérité », introduit par Nizan : « Jeune philosophe. Prépare un volume de philosophie destructrice. »

Vient l'enseignement, en 1931. A Bourg-en-Bresse, pour Nizan ; au Havre, pour Sartre. Expérience

brève pour le premier : à la rentrée 1932, il devient permanent du PC, Début décembre, il signe sa première critique littéraire à *L'Humanité*. Sa vie sera celle d'un journaliste, d'un militant, d'un écrivain. Une vie dont Sartre est alors éloigné. En 1934, Nizan part un an en URSS. Le 30 juin 1935, il devient rédacteur politique à *L'Humanité*, puis, en mars 1937, responsable de la politique étrangère à *Ce soir*.

Leurs relations s'espacent : pour cause d'un emploi du temps chargé de Nizan, assurément ; en raison du manque d'engagement de Sartre, également. Henriette note que Paul et elle sont plus proches de Malraux en 1936, Sartre et Beauvoir leur apparaissant « tout à fait hors du coup ». En juillet 1938, les Nizan emmènent Sartre voir un film sur la guerre d'Espagne : il écrit à Beauvoir qu'ils sont « emmerdants comme la pluie ».

1938, premier roman de Sartre (*La Nausée*) ; troisième roman de Nizan (*La Conspiration*). L'entrée de Sartre en littérature inaugure des clins d'œil dans leurs œuvres respectives, témoignant d'une amitié toujours vivace. Un « gendarme Nizan » apparaît dans *La Nausée*, auquel répond un « commandant Sartre » dans *La Conspiration*, puis un « général Nizan » dans *L'Enfance d'un chef*. 1938, c'est également les débuts de Sartre critique littéraire, à *La NRF*, en février. Nizan ouvre le bal, dans sa brève rubrique de *Ce soir*. « M. Jean-Paul Sartre, qui est, je crois, professeur de philosophie », commence-t-il, complice ; mais s'il y salue le « romancier philosophe de premier plan », c'est pour assurer que ses « dons » devraient le conduire à « s'engager dans les grandes dénonciations ». Sartre, lui, développe dans *La NRF* une étude minutieuse du roman. Laudative, elle exalte notamment son talent d'écriture, dans une conclusion aux derniers mots célèbres : « Un style de combat, une arme. »

Arrive la guerre. Et la dernière rencontre entre les deux hommes, par hasard, sur le port de Marseille. La famille Nizan part en vacances en Corse. Sartre et Beauvoir sont à la

terrasse d'un café. Nizan est convaincu de l'imminence d'un accord anglo-franco-soviétique : « *L'Allemagne sera à genoux !* » Quelques semaines après, il apprend, stupéfait, la signature du pacte germano-soviétique (23 août). Après l'invasion de la partie orientale de la Pologne par l'URSS, il annonce sa démission du Parti à Jacques Duclos par une brève lettre, publiée par *L'Œuvre* le 25 septembre. Dès lors, les calomnies contre cet « ex » vont se mettre en marche.

Quels furent les échanges entre les deux hommes ? Nous n'en savons malheureusement presque rien, leur correspondance ayant été perdue. Le 30 mai 1940, Sartre note, en bas d'une lettre à Beauvoir : « *J'ai peur que Nizan, qui s'était "habilement" fait verser dans le corps expéditionnaire anglais, ne soit en Belgique.* » Le 23 mai, Nizan a trouvé la mort, à Recques-sur-Hem, dans le Pas-de-Calais. Le 21 juin, Sartre est fait prisonnier et transféré dans un stalag à Trèves, dont il sera libéré en mars 1941. A l'automne 1940, Henriette est partie se réfugier aux Etats-Unis, avec ses enfants ; elle apprendra la mort de Paul début 1941.

En janvier 1945, Sartre est aux Etats-Unis, envoyé spécial de *Combat* et du *Figaro*. Il fait part à Henriette de la rumeur colportée par le Parti communiste : Nizan était un traître. Suite à *L'Existentialisme* (1946) d'Henri Lefebvre et à des propos d'Aragon reprenant les calomnies, Sartre rédige une protestation, sommant le Conseil national des écrivains de fournir les preuves de ses allégations. Signée par 26 intellectuels, elle paraît notamment dans *Combat* en avril 1947. Bien entendu les preuves jamais ne vinrent. Dans sa préface à *Aden*, Sartre reviendra avec virulence sur cette

Dans sa préface à « Aden », Sartre reviendra avec virulence sur cette « conjuration d'infirmes » ayant voulu « escamoter » Nizan

« conjuration d'infirmes » ayant voulu « escamoter » Nizan.

L'après-guerre inaugure la notoriété de Sartre existentialiste, son engagement total. Dans sa préface, on relève : « *C'était moi, tout aussi bien qui écrivais dans Ce soir les leaders de politique étrangère.* » Le Sartre journaliste s'épanouissant après guerre empruntera nombre de motifs thématiques, lexicaux et stylistiques au journaliste Nizan. Le militant Nizan ne cessera d'être aux côtés du Sartre engagé, avec plus ou moins de force et de différences suivant la période. Sa figure inspirera le romancier des *Chemins de la liberté* comme le dramaturge des *Mains sales* ou de *Nekrassov*. Il manquera toujours, en revanche, et les traces fictionnées et le témoignage de Nizan sur son « petit camarade ». La vie en a décidé ainsi.

Universitaire, Anne Mathieu dirige la revue *Aden-Paul Nizan* et les années 1930 ainsi que l'édition critique des articles de Paul Nizan en quatre volumes aux éditions Joseph K ; un premier volume vient de sortir sur les quatre prévus.

L'impasse de la morale

Si Dieu n'existait pas, tout serait permis. » Cette phrase de Dostoïevski, Sartre en change la perspective : Dieu, effectivement, n'existe pas, pourtant tout n'est pas permis. Un ciel vide n'implique pas que ma liberté débouche sur la barbarie. Mais pourquoi ? Et comment ? Au nom de quoi, et sous quelle forme, une morale demeure-t-elle possible ? Ces questions n'ont cessé de hanter Sartre, philosophe comme romancier, militant comme dramaturge. De *La Nausée* à la *Critique de la raison dialectique*, de *Saint Genet* au Flaubert, même série de préoccupations : comment une liberté peut-elle agir sur le monde, s'inscrire dans l'histoire, s'unir à d'autres, se perdre dans les malentendus, se ressaisir et continuer à s'inventer toujours en agissant ?

Sartre a bien tourné autour de cet enchaînement de problèmes, mais sans parvenir à trouver une issue vraiment satisfaisante. En 1943, *L'Etre et le Néant* s'achève sur l'annonce d'un prochain ouvrage : une morale. Ce texte annoncé n'a jamais vu le jour. Sartre a rédigé six cents pages de brouillons, en 1947 et 1948, avant de les abandonner. Ces *Cahiers pour une morale*, édités en 1984 à titre posthume, indiquent l'ampleur de sa tentative autant que son échec.

Cette impasse s'explique par le nombre de difficultés et de contraintes rassemblées. Se défaisant de toute loi divine, Sartre se débarrasse également des morales philosophiques fondées sur un « ordre divin » du monde, de Platon aux stoïciens, ou de Descartes à Spinoza. Refusant toute forme de nature humaine, il s'interdit aussi le recours aux morales sans Dieu qui, de Holbach à Rousseau, ou à Stuart Mill, reposent sur une nature supposée. Enfin, voulant tenir compte de l'histoire concrète et changeante, refusant de réduire la liberté à une abstraction, déclarant « *il n'y a de morale qu'en situation* », il ne peut adhérer au formalisme de Kant et à l'idée que toute action doit se régler sur une maxime universelle.

RÉALITÉ À CONSTRUIRE

La réflexion des *Cahiers pour une morale* est centrée sur les relations entre ma liberté et celle de l'autre, et sur leur inscription dans l'action historique. Sartre écarte le cas où ma liberté serait infinie et celle de l'autre nulle (la violence pure) et celui, symétrique et inverse, où ma liberté serait nulle et celle de l'autre (Dieu, souverain ou maître) infinie. Seul « l'appel » indique une réalité à construire. Si je propose à l'autre d'entreprendre avec moi une action précise (empê-

cher cette guerre qui menace), je reconnais notre fragilité et notre finitude communes. Je prends aussi le risque de son refus. Quant à l'action, elle sera nôtre et non mienne, dans une réciprocité concrète.

La « conversion », à laquelle Sartre consacre la fin des *Cahiers*, est une notion plus essentielle encore. Cette conversion consiste à vouloir le monde, et non plus les valeurs. Si je subordonne mon acte à un but extérieur (faire le bien, ne pas mentir, être courageux), je suis déjà aliéné : je me transforme en moyen pour réaliser cette valeur universelle. La liberté n'existe, au contraire, qu'en se faisant. Elle se découvre elle-même à travers ses œuvres, et elle assume le monde, même (et surtout) quand il lui échappe. Je faisais tout pour éviter la guerre, mais « *si elle éclate je dois la vivre comme si c'était moi qui l'avais décidée* ». Mieux encore : je vais considérer cette guerre (même si je continue à lutter contre, au risque de ma mort) comme « *une chance de dévoilement du monde* ». Telle est la « conversion » dont rêve Sartre à cette époque. Elle est traversée par la joie, comme toute pensée d'envergure.

Cette acceptation totale est aux antipodes de la résignation : c'est par moi que le monde vient à l'être. Ainsi, « *dans l'humilité de la finitude* », je retrouve « *l'extase de la création divine* ». C'est dans cette optique qu'il faut comprendre la formule, inattendue sous la plume de Sartre : « *L'absence de Dieu est plus divine que Dieu*. » En me perdant sans réserve dans l'action et dans les autres, en aimant ce don, j'ai quelque chance d'en recevoir, plus encore que mon identité rétrospective, un point de vue singulier me découvrant l'absolu. Plus tard, Sartre jugera cette conception « mystifiée », et incapable aussi de penser ensemble morale et histoire.

Toutefois, quand on relit aujourd'hui ce gros volume, on peut trouver une continuité frappante entre cette morale, entrevue puis abandonnée, et l'intérêt final de Sartre pour le messianisme juif, dont témoignent ses entretiens controversés avec Benny Lévy (1). En suivant cette piste, on lirait sans doute Sartre autrement. Sa morale politique apparaîtrait alors sous un jour différent.

Roger-Pol Droit

(1) *L'Espoir maintenant. Les entretiens de 1980*. Verdier, 1991. Voir également sur ce point le volume qui vient de paraître : Benny Lévy, *la cérémonie de la naissance*, où Gilles Hanus a rassemblé des textes épars (Verdier, 120 p., 12 €).

Une pensée au partage des eaux

La figure de Sartre concentre de manière saisissante les aspects essentiels d'un temps d'oscillation, d'hésitation et de décision tout ensemble, pendant lequel a pivoté le cours de la praxis philosophique au milieu du XX^e siècle – et avec lui le rapport de ce siècle à sa propre histoire, à sa propre disposition envers lui-même ou envers le monde, ses possibles et ses exigences. Sartre et le rapport à Sartre auront caractérisé ce qu'on peut considérer comme le basculement du XX^e siècle « en lui-même enfin », et l'ouverture en lui d'une situation nouvelle.

Cette configuration exemplaire peut être esquissée – sans ambition d'analyse – à partir de quelques traits.

Le premier serait celui de la lecture de Husserl et de Heidegger. Par Sartre, ce qui était resté relativement cantonné à l'Allemagne (puis expulsé par elle) et relativement aussi borné à l'Université accédait à un statut nouveau : celui où la philosophie porte visiblement sa prise au milieu du réel de l'histoire, de l'ethos et de l'agir. Sans doute, il

■ Jean-Luc Nancy

fit de Heidegger une lecture tribunaire de postulations écartées d'emblée par ce dernier, et, pour le dire d'un mot, il substitua une simple antécédence de l'existence sur l'essence à la négation franche de toute essence et à la récusation de « l'être » substantiel. Bataille, Beaufret, Granel et Derrida durent reconquérir cette récusation et la « déconstruction » de l'ontologie. Mais ils le purent, en partie au moins, parce que déjà Sartre avait frayé le chemin.

Dans la lecture de Heidegger (et dans celle de Husserl, mais il faudrait ici déborder vers Merleau-Ponty) ne se jouait pas tant le rapport à un auteur que plus profondément la conception même de la pensée et singulièrement son ordination consensuelle à un humanisme des « valeurs » ou de la produc-

tion d'un « homme total » lui-même valeur absolue. Sans hasard, un texte de Derrida consacré à Sartre s'intitulait en 1972 « Les fins de l'homme » et travaillait expressément l'ambiguïté de ce titre posé entre Sartre et Foucault.

Un autre trait tiendrait au rapport avec la psychanalyse. Tout en s'opposant à Freud, Sartre ouvrait au milieu de la tradition de la « conscience » la possibilité de déplacer le « sujet » non pas vers une sous-conscience, mais vers le tissu des rapports de forces et de signifiante dans lesquels peut surgir le point fugace d'une singularité. Là encore, Bataille, Foucault, Deleuze et Derrida allaient aborder de manière autrement décidée ce que Lévi-Strauss nommait dès 1962, en discutant Sartre, le « monde de la communication », où ce mot devait être compris non pas comme intersubjectif mais comme antesubjectif et transcendantal ou structurant. Là encore, Sartre se sera tenu sur la limite, sur la ligne de partage des eaux. La « structure » ouvrirait sur un sens non donné, là où pour lui il restait au fond prédonné (comme « liberté » par exemple).

Un dernier trait (pour abrégé) serait à prendre dans ce rapport à la littérature qui fit de Sartre un Janus inédit. Personne avant lui n'avait été écrivain autant que philosophe, et personne n'avait à ce point (depuis le romantisme) philosophé sur la littérature. En un sens, ce mélange ou plutôt ce frottement des genres sous une même plume ne dérangeait rien au partage clair des registres théorique et fictionnel.

Néanmoins, c'étaient bel et bien à la fois le mode d'exposition de la pensée et la nature du discours du sens ou de la vérité qui se trouvaient sourdement mis en jeu. Que ce discours ne puisse se faire son propre fondement et qu'il soit de manière constitutive exposé à l'altérité selon laquelle, précisément, il peut y avoir du « sens » non prétabli (non transcendant), voilà ce que Sartre savait déjà. Il ouvrait,

sans s'y engager, la voie de l'interrogation contemporaine sur toutes les formes et sur tous les enjeux d'une écriture philosophique, soit d'une pensée qui s'engage à partir de ce qu'il formule ain-

si : « *Il s'agit de créer le monde qui existe déjà. Cela signifie que le monde doit m'apparaître comme issu juste dans son être d'une liberté qui est ma liberté. Procession poétique : l'être-en-soi doit être liberté magi-*

quement retournée en altérité » (*Cahiers pour une morale*).

Cette phrase rassemble des ambiguïtés majeures, et particulièrement celle qui accole un « m'apparaître » et un « être » dans une

Jean-Paul Sartre devant les ouvriers de Billancourt, en face des usines Renault (1970)



BRUNO BARREY/MAGNUM PHOTOS

équivalence incertaine. Mais ce n'est pas ici le lieu de l'analyse critique. Ce qu'il faut souligner, c'est ceci : avec cette « procession poétique » s'indique un dépassement du régime du sens donné et reçu sans sortie de soi, sans mise en jeu absolue d'un supposé rapport à un ciel ou à un horizon plein de vérité.

Dans l'écrit posthume publié en 1989 par Annette Elkaim-Sartre, *Vérité et existence*, on peut lire ceci : « *Toute vérité est pourvue d'un dehors que j'ignorerai toujours. Ainsi, l'attitude de la générosité, c'est de jeter la vérité aux autres pour qu'elle devienne infinie dans la mesure où elle m'échap-*

Personne avant lui
n'avait été écrivain
autant que
philosophe,
et personne n'avait
à ce point (depuis
le romantisme)
philosophé
sur la littérature

pe. » Nous sommes, nous étions devenus déjà du vivant de Sartre, ses autres et son dehors. Nous dirions que la vérité absolument jetée à l'altérité est infinie au sens « actuel » et non seulement « potentiel » comme il l'entend. Nous dirions que cet infini inscrit le dehors et l'altérité dans l'« homme » même. Mais nous ne nierons pas qu'il nous vient encore par là quelque chose de la générosité de Sartre. Cette générosité – cette responsabilité – persistait à vouloir changer le monde, comme il se doit pour qui veut le penser, mais ne percevait pas combien le monde se transformait, et la pensée avec lui.

★ Philosophe

D'un Sartre à l'autre

Il revient à *La Nausée* d'avoir décrit l'expérience cruciale sur laquelle repose l'édifice de la philosophie dite « existentialiste » : expérience de la facticité de l'être, c'est-à-dire du caractère non nécessaire de ce qui existe. Cette expérience agit comme une révélation. Les mouettes sur la mer, les arbres du square de Bouville effacent en un instant l'illusion de la nécessité de l'être, aussi sûrement que le goût de la petite madeleine de Proust – une fois du moins celui-ci identifié – révèle soudain l'essence de Combray. « *Jamais, avant ces derniers jours*, écrit Sartre dans *La Nausée*, *je n'avais pressenti ce que voulait dire "exister". J'étais comme les autres, comme ceux qui se promènent au bord de la mer dans leurs habits de printemps. Je disais comme eux "la mer est verte ; ce point blanc, là-haut, c'est une mouette", mais je ne sentais pas que ça existait, que la mouette était une "mouette - existante" ; à l'ordinaire l'existence se cache.* »

Je ne me suis jamais
bien expliqué
comment ni pourquoi
son existentialisme
avait pris un tournant
moralisateur
et politique

L'existence se cache : dans la mesure où elle montre bien l'objet qui existe mais passe sous silence le fait – à jamais mystérieux – qu'il existe.

Cette thèse fondamentale de l'existentialisme, dont on trouve peut-être les premières traces dans le poème de Parménide, et selon laquelle nous employons le même verbe être dans des sens complètement différents quand nous disons

que c'est un arbre ou que cet arbre est, ne manque ni de pertinence ni de solidité ; et je la ferais volontiers mienne, moyennant quelques retouches (portant notamment sur le fait que les objets existant sans cause ne sont pas pour autant, contrairement à ce qu'en dit Sartre, des êtres nécessairement nauséabonds et même obscènes, comme les arbres du square de Bouville). Je remarquerai cependant, ce qui

■ Clément Rosset.

n'ôte rien à la vérité de la distinction existentialiste entre l'existence de fait et l'existence nécessaire, que le premier à avoir établi cette distinction n'est pas Sartre mais Schopenhauer. Schopenhauer n'est pas seulement l'auteur d'une théorie du pessimisme ; il est d'abord un philosophe existentialiste avant la lettre, qui refuse la garantie de quel que principe de raison que ce soit à l'existence et considère celle-ci comme étrangère à toute cause et à toute intention – parfaitement absurde donc, *grundlos* (sans raison d'être).

A vrai dire, je ne me suis jamais bien expliqué comment ni pourquoi l'existentialisme de Sartre annoncé par *La Nausée* avait pris aussitôt un tournant moralisateur et politique qui fit bientôt de Sartre l'homme que tout le monde sait, que ce soit pour s'en réjouir ou le déplorer : un militant possesseur de la vérité et ne doutant plus de rien, un donneur de leçons d'autant plus pénible que celles-ci étaient le plus souvent fort malavisées, un procureur qui n'épargnait pas grand monde (« *Tout anti-communiste est un chien* ») tout en cautionnant les causes les plus douteuses quand elles n'étaient pas simplement criminelles. Bref, une sorte de « M. Vrai », un peu analogue au « M. Inondations » ou au « M. Canicule » que désigne en toute hâte le gouvernement français

quand il est débordé par les événements. Un ouvrage au titre révélateur, *L'existentialisme est un humanisme*, annonçait, dès 1946, le changement de cap.

Pour laisser filer la métaphore, on aurait dit que le penseur de la facticité s'était transformé en un « monsieur droits de l'homme », sans qu'on puisse bien comprendre la raison de cette métamorphose. Cette orientation moralo-politique de l'existentialisme me fit perdre tout intérêt, mais non tout agacement, à l'égard de l'œuvre de Sartre. De fait, les nombreux et copieux ouvrages qui suivirent étaient constamment encombrés de notions – culpabilité, inauthenticité, statut ontologique du « salaud », mauvaise foi, libre arbitre – qui n'appartiennent pas à mon univers mental et relèvent plutôt, selon moi, des pseudo-idées que Spinoza récuse comme étant de simples effets de vent (*flatus vocis*).

Je voudrais cependant, avant de conclure, rendre hommage à deux œuvres de Sartre qui me paraissent des réussites, en dehors de *La Nausée*. Il s'agit d'abord de *Huis clos*, qui témoigne d'un sens théâtral complètement absent des autres œuvres dramatiques de Sartre. D'autre part, des quelques pages que Sartre a consacrées à Mallarmé dans un essai inachevé et une préface à l'édition Gallimard des *Poésies* de Mallarmé. Ces pages, qui témoignent d'une intelligence de l'entreprise mallarméenne très supérieure à celle de nombreux commentateurs de Mallarmé, à l'exception peut-être du bref chapitre que Georges Poulet a consacré à Mallarmé dans ses *Études sur le temps humain*, ont été rééditées en 1986 dans une collection de poche des éditions Gallimard, « Arcades », sous le titre de *Mallarmé, la lucidité et sa face d'ombre*.

★ Philosophe et écrivain

La violence et la probité

Sartre violentait les opinions. Il les expulsait de leur lieu naturel ; les faisait aller en un point où elles ne seraient jamais allées d'elles-mêmes ; leur retirait toute évidence pour les remplacer par d'autres, exactement inverses. Tout cela par probité. Sa violence et sa probité s'accomplissaient l'une

Seul le déplacement
importe ; il ne s'agit
pas de ramener
l'erreur à la vérité,
mais de déplacer
une opinion
pour une autre

par l'autre. Il pouvait arriver que l'une fasse défaut à l'autre ; l'inertie l'emportait alors, parasitant Sartre lui-même. Ces instants de négligence ne durèrent jamais.

Ce que les opinions deviennent quand on les laisse dans leur lieu naturel, Sartre ne se lassait pas de le dépeindre et de l'analyser. Le mobilier hideux de *Huis clos* répond aux multiples variantes du répugnant dont *L'Etre et le Néant* expose la théorie. Une réversibilité traverse l'œuvre entière ; il n'y a d'authentiquement répugnant pour un sujet que l'inertie à quoi il s'abandonne ; un sujet qui s'abandonne à l'inertie devient lui-même répugnant. Qu'il s'agisse du corps ou des pensées. Ainsi la nausée existentielle annonçait-elle l'immonde de l'existentialité antisémite, qui lui est pourtant étrangère ; l'antisémite qui a peur de tout a sa place assignée d'avance, que ce soit dans *Les Mouches* ou dans les réseaux de concepts. Comme le théâtre ou les romans, la philosophie se déploie en vagues d'assaut, démantelant les

inerties subjectives, de la plus corporelle à la plus idéelle.

On devrait évaluer tout écrit de Sartre au regard de ce critère : quel déplacement opère-t-il ? Seul le déplacement importe ; il ne s'agit pas de ramener l'erreur à la vérité, mais de déplacer une opinion pour une autre, qui sera, à son tour, abandonnée dès qu'elle sera devenue inerte. Car le déplacement peut produire, au temps d'après, un nouveau lieu d'inertie ; en 1960, la préface à Nizan l'énonce en des accents si amers qu'on croirait un jansénisme de l'incroyance. La prohibition de l'inerte, si tel est le commandement, il est peut-être impossible.

Ce nœud d'injonction et d'impossible, Sartre l'appelait alors la dialectique. Simple nom scolastique pour la violence de sa probité. Par-delà la scolastique, le constat demeurerait, impossible à éluder ; ce qui avait été vecteur de la modernité des temps était à son tour devenu vieilleries, habitude, paresse. Quelque chose en cet instant bascula pour toujours. Sartre avait conclu ; il lui fallu seulement du temps pour comprendre ce qu'il avait conclu et plus de temps

■ Jean-Claude Milner

encore pour le laisser entendre. Il avait désormais érigé l'infidélité en maxime. Etre fidèle, eût-il pu dire, c'est un devoir quand il s'agit des personnes ; c'est une faute quand il s'agit des pensées. Quant à être fidèle à soi-même, c'est perpétuellement revenir à ce qu'on a toujours déjà pensé ; soit la pire faute que puisse commettre une intelligence.

Etre fidèle à Nizan pour être infidèle à Jean-Paul Sartre, mettre l'infidélité à soi au cœur de la pensée – tel est le sens majeur des *Mots* –, ça n'est jamais qu'appliquer à soi-même la prohibition de l'inerte. A partir de 1968, qu'il perçut comme un réveil tirant la politique de son sommeil dogmatique, à partir surtout des années qui suivirent, où le

sommeil lentement reprenait son cours, Sartre mit en œuvre, avec une persévérance méconnue, l'ascèse de la prohibition. Impossible ou non, il suivrait l'injonction. *Mobilis in mobilis*, il devint Nemo, ne touchant la terre que pour la faire se dérober sous les pas des installés.

Rien ne demeure aujourd'hui des coordonnées de l'espace sartrien. Qu'elles soient politiques, géopolitiques, culturelles, elles ne fonctionnent plus. L'outil minimal que lui était la langue française – il la pratiquait sans passion – devient un latin qu'on ignore. Inéluctablement fidèle – tel est le péché des langues mortes –, la langue de Sartre ne suffit plus à Sartre. Elle invite à le lire mal. Soit, mais ces coordonnées obsolètes ne servent qu'à baliser l'inerte, et justement, l'inerte n'importe pas. Je le redis, seul importe le déplacement, dont une machine au moins résiste aux érosions : l'arbalète de l'intelligence.

Ce qu'on a imputé comme erreurs, tromperies, fléchissements, ce sont les zones de fidélité de Sartre. Toute sa probité consiste au contraire en une arrogante infidélité à soi. Sur ce point, il céda de moins en moins et finit par ne plus céder du tout. On sait qu'aux derniers temps de son parcours, il suivit des chemins qui étonnèrent. Il noua des interlocutions si différentes de ses interlocutions antérieures que l'on s'en indigna. Quoi de plus simple, pourtant ? Il avait écrit sur le nom juif, avec une générosité et une justesse sans précédents ; or ce nom revenait dans le siècle, tel justement qu'il n'en avait pas écrit. Sous l'effet de ce retour, tout se redispasait quant au savoir, quant à la dialectique, quant à la nomination. En cet instant de renversement, il lui fallut redire l'affirmation dont il avait réglé son existence : au regard de la probité, l'inerte n'a pas lieu d'être.

★ Linguiste et philosophe